

NOUVELLES EAUX MINÉRALES DE CHATELDON, EN BOURBONNOIS,

Avec des Observations sur leurs effets.

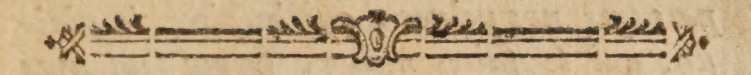


A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

et se trouve chez Didot le jeune libraire quai des augustins à paris


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



ÉPITRE AUX HOMMES.

J'Aurois pu offrir à un homme recommandable par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, ou diſtingué par ſa puiſſance, cet opuſcule que je publie aujourd'hui ſur les Eaux minérales de Chateldon. Nouveau Mécene, *il m'eût peut-être aidé à parer les traits de mes ennemis ; car on en a toujours, lorſqu'on veut faire le bien : mais j'ai cru qu'il étoit plus honorable de dédier mon ouvrage aux hommes en général, puiſque c'eſt pour eux qu'il eſt fait, & qu'il n'en eſt aucun qui n'ait un droit égal aux moyens de guérir que je leur préſente. J'oſe donc eſpérer qu'ils l'accueilleront avec bonté, & qu'ils le jugeront, moins par ce qu'il vaut, que par l'eſprit qui me l'a dicté.*

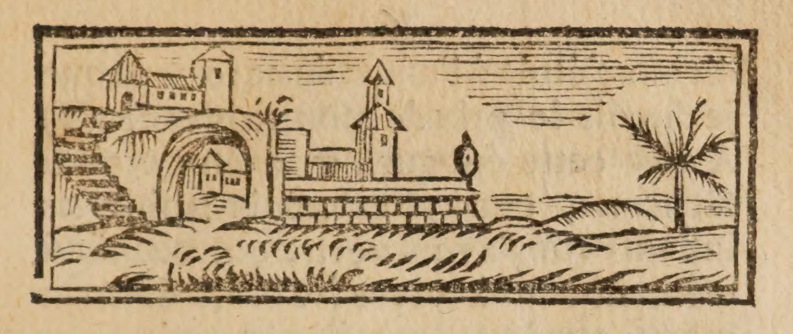
Et vous ! ſexe aimable & charmant, *qui*

partagez nos peines, qui inspirez le plaisir, qui le faites naître, & qui seul avez droit de nous le faire goûter, pourquoi ne participeriez-vous pas à mes hommages? la nature, en vous formant plus foible, plus tendre & plus sensible que nous, ne nous a-t-elle pas imposé la loi d'adoucir vos maux & de remédier à vos douleurs?

Si tous ceux qui m'ont dévancé, dans la carriere dangereuse que je cours aujourd'hui, avoient apporté dans leurs recherches le même zele & des intentions aussi pures, les moyens de vous soulager, dans vos affections les plus fréquentes, ne seroient plus un probléme à résoudre; & vous auriez l'espoir flatteur de prévoir la fin de vos souffrances. Puisse le nouveau secours que je viens vous offrir, faire renaître dans vos ames la confiance si nécessaire au succès des remedes! alors vous pourrez compter sur leurs effets; & n'en serai-je pas trop recompensé, si vous daignez me mettre au nombre de vos bienfaiteurs?

C'est dans ces sentiments que je suis avec un très-profond respect,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, D. D. M. M.



NOUVELLES EAUX *MINÉRALES* DE CHATELDON, *EN BOURBONNOIS*,

Avec des Obſervations ſur leurs effets.

Si quid noviſti rectius iſtis, candidè imperti !

LORSQUE je donnai en 1778 mon traité des Eaux minérales de Chateldon, ce n'étoit, en quelque façon, qu'un apperçu que je publiois ſur les propriétés générales de ces Eaux ſalutaires. La ſanté que je leur dois, étoit un motif puiſſant pour me déterminer à annoncer leurs vertus ; c'étoit d'après ma propre expérience que je parlois, & j'ai déja

dit que c'étoit à l'ufage de ce remede que je devois le prix de mon exiftence. (1) Avant cette époque, mon état étoit fi fâcheux, que je calculois moins les inftants que j'avois vécu, que ceux qui me reftoient à vivre; c'étoit dans les moyens mêmes que j'employois pour prolonger ma vie, que le germe de deftruction qui creufoit ma ruine, déployoit toute fon activité, pour en pervertir l'ufage, & hâter le moment qui devoit terminer mes fouffrances.

C'eft par le fecours des aliments que nous réparons nos forces épuifées par le travail utile, ainfi que par les excès de la débauche. Les organes deftinés à en extraire les fucs nourriciers, qui prolongent nos jours, n'exerçoient plus chez moi qu'une fonction précaire; ils avoient perdu leur reffort; le temps de la digeftion étoit celui des fouffrances & des inquiétudes les plus accablantes, puifqu'il rappelloit à chaque inftant, à mon efprit alarmé, l'idée de ma deftruction prochaine. Si j'étois affez philofophe, pour ne pas redouter la

---

[1) Voyez mon traité des Eaux de Chate don.

perte d'un bien, dont la jouiſſance étoit ſi pénible ; je ne l'étois pas aſſez, pour voir d'un œil indifférent, les malheurs auxquels mes enfants, qui, alors, étoient tous en bas âge, ſe trouveroient expoſés. Jamais les douleurs n'ont pu éteindre, dans mon ame, les ſentiments de tendreſſe que la nature y a gravés. L'idée d'une mort, dont le terme prochain me paroiſſoit inévitable, redoubloit mes alarmes & donnoit de nouvelles forces à la cauſe de deſtruction, qui ne ceſſoit d'agir. C'eſt dans ce temps que je fis la découverte des Eaux minérales de Chateldon : je n'employai d'abord d'autre moyen, pour en déterminer les propriétés, que le ſentiment agréable qu'elles me firent éprouver, lorſque j'en tentai l'uſage.

A peine eus-je commencé à boire de ces Eaux, que je me ſentis, en quelque façon, renaître ; elles prêterent à mon eſtomac des forces, qui lui faciliterent les moyens de remplir ſes fonctions avec un peu moins de déſordre : par la ſuite les ſuccès furent plus complets : mais ce ne fut qu'après un long uſage de ce remede, que je me vis délivré des accidents auxquels j'avois été expoſé ; le

gonflement de mon eſtomac, les aigreurs, les palpitations, les oppreſſions, les vertiges, le battement des carotides, les mouvements tumultueux des organes méſentériques, que j'éprouvois, & l'état d'anéantiſſement dans lequel j'étois plongé, preſque à chaque digeſtion; tous ces ſymptomes auſſi effrayants que douloureux, ſe diſſiperent ſucceſſivement: bientôt je conçus l'eſpoir de vivre auſſi long-temps, que la nature humaine le comporte.

Le bien que je venois d'éprouver des Eaux de Chateldon, avoit fait une impreſſion ſi vive ſur mes ſens, que je me hâtai d'en étendre l'uſage, afin d'en conſtater plus particuliérement les vertus. J'ai rendu compte, dans mon traité, des obſervations que ma pratique m'avoit fournies, & des moyens chymiques que j'avois employés, pour découvrir les principes conſtitutifs de ces Eaux. Je ne parlerai donc pas ici de leur analyſe; je renverrai a mon traité,(1) & à ceux que différents chymiſtes

(1) On le trouve chez Didot, le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, à Paris.

ont donné sur les Eaux minérales. (1)

J'ai déja observé que l'analyse n'étoit pas la voie la plus sûre, pour constater la vertu des Eaux minérales, (2) que ce moyen pouvoit éclairer la pratique; mais que c'étoit à l'observation à la diriger. On chercheroit inutilement dans cet écrit, que je fais moins pour les Médecins que pour les malades, un systême & des raisonnements pour l'étayer: j'y présenterai les faits tels que je les ai vus; ma narration sera simple & sans ornement: si j'avois le talent d'embellir les choses, je dédommagerois, par les agréments de ma diction, de l'ennui que cause, presque toujours, une matiere qui ne présente que des idées tristes ou fâcheuses à l'imagination.

Je diviserai ce que j'ai à dire sur les Eaux minérales de Chateldon, en cinq parties, qui feront la matiere d'autant de chapitres.

---

(1) Voyez le parallele des Eaux minérales d'Allemagne & de celles de France, par M. Raulin, fait par ordre du Gouvernement.

(2) Voyez mon traité des Eaux de Chateldon, discours préliminaire, & mes nouvelles instructions sur ces Eaux.

Dans le premier, je parlerai de la Médecine, de son ancienneté, de son utilité, de ses inconvénients ; j'y exposerai ma profession de foi, relativement à cet art salutaire : je ne sais si elle plaira à tout le monde ; je suis sûr, au moins, qu'elle aura l'approbation des Médecins, qui, ainsi que moi, ne craignent pas de dire ce qu'ils pensent. J'ai toujours cru que, dans une matiere qui intéressoit si essentiellement la vie des hommes, il étoit important de ne pas trahir la vérité ; & qu'il y avoit de la lâcheté, pour ne rien dire de plus, à profiter de la foiblesse des malades, pour les tromper & les mettre dans notre dépendance.

Je rendrai compte dans le second, de la position de Chateldon, de la qualité de son terrein, des ressources qu'on y trouve, de la salubrité de l'air qu'on y respire, &c.

J'exposerai dans le troisieme, le nombre des Fontaines minérales, leur situation, les principes qui les minéralisent, la différence qui se trouve dans l'Eau des diverses sources, &c.

Je ferai connoître dans le quatrieme,

les propriétés générales & particulieres des Eaux de Chateldon ; la maniere d'en faire uſage, le temps le plus favorable pour les prendre à leurs ſources, &c.

Je préſenterai dans le cinquieme, qui ſera le dernier de ce petit traité, l'hiſtoire des guériſons les plus intéreſſantes, opérées par les Eaux, priſes à leurs ſources, & dans les lieux qui en ſont éloignés.





CHAPITRE PREMIER.

De la Médecine, ſon ancienneté, ſon utilité, ſes inconvénients, &c.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia.
Baglivi.

LA Médecine a pour objet la conſervation de la ſanté & ſon rétabliſſement : ſes moyens, pour être ſûrs, doivent être ſimples ; c'eſt de leur complication que naiſſent le danger & l'abus de la ſcience la plus utile.

Si on pouvoit trouver l'époque préciſe à laquelle la Médecine a été érigée en art, on verroit que c'eſt dans le temps même que les peuples ſe ſont réunis en ſociété, qu'ils ont eu beſoin de Médecins. L'homme agreſte & ſauvage peut s'en paſſer ; dans ſes infirmités,

ſon inſtinct le guide & la nature lui ſuffit. L'homme civiliſé eſt dans une poſition bien différente ; la nature, preſque toujours contrariée, gênée & altérée par l'art, eſt obligée, pour corriger ſes écarts, de recourir à l'art même qui la corrompt.

Le laboureur, l'habitant des campagnes, celui qui cultive nos champs & qui les fertiliſe par ſon travail, eſt moins ſujet aux maladies, que l'homme énervé par les plaiſirs, qui languit dans nos Villes ; c'eſt un ſauvage enchaîné, qui, ſemblable à l'ours qu'on promene dans nos Cités, n'a, ni la force, ni le courage, ni la ſanté des hommes qui ont conſervé leur liberté naturelle ; moins vigoureux que le ſauvage, mais plus robuſte que le citadin, s'il a moins de deſirs & de beſoins à remplir, il eſt expoſé à beaucoup moins de maux que ce dernier.

Il convient de conſidérer les choſes dans l'état où elles ſont aujourd'hui ; la foibleſſe de notre exiſtence, ſi différente de celle des premiers hommes, a continuellement beſoin d'être ſecourue, fortifiée & rapprochée de ſa conſtitution ori-

ginelle, dont elle tend toujours à s'éloigner; & quoique la Médecine passe pour la plus incertaine & la plus conjecturale de toutes les sciences, l'art de guérir n'en est pas moins un art néceffaire. Les Philosophes, les beaux esprits, les raisonneurs, tant qu'ils sont en santé, peuvent, à leur gré, déclamer contre la plus utile de nos connoiffances; c'est à leurs lits que les Médecins les attendent. Le mal & la douleur font également taire la raison & la folie. La nature, foible & défaillante, a besoin de secours; elle s'accroche alors à la premiere branche qui se présente & s'y attache sans choix: aussi, dans ces moments terribles, où nos jours sont menacés, l'homme instruit & celui qui ne l'est pas, le Médecin & le charlatan sont presque toujours également accueillis. C'est dans le temps même que nous jouissons de toute l'étendue de nos facultés, que nous devons faire le choix d'un Médecin: nous pouvons calculer, alors, les avantages & les inconvénients de nous attacher plutôt à celui-ci qu'à tout autre; mais lorsque la douleur nous presse, & que la crainte de la mort nous tourmente,

ſommes-nous en état de nous recueillir ſuffiſamment, pour faire un choix dont nous n'ayons pas à nous repentir?

Le ſceptique *Montagne*, le plus raiſonnable des Philoſophes, eſtimoit & honoroit les Médecins, mais il mépriſoit leur art: cet homme ſage, qui avoit un ſi bon jugement, paroît en avoir manqué dans cette occaſion; ce n'eſt pas l'art qui eſt fautif, ce ſont les Artiſtes, qui raiſonnent trop & qui n'obſervent pas aſſez. Nos connoiſſances ſont ſi incertaines, notre raiſon eſt ſi chancelante, que nous ne devons pas nous flatter d'aller jamais, d'un pas ſûr, dans la route de la vérité, tant que nous n'y marcherons pas éclairés du flambeau de l'obſervation, la ſeule & unique reſſource qui nous reſte pour nous égarer le moins.

La nature de cet opuſcule, qui ne ſera peut-être que le canevas d'un ouvrage plus étendu ſur cette importante matiere, ne me permet pas d'entrer, aujourd'hui, dans le détail des recherches qu'il y auroit à faire ſur les cauſes qui ont ſi prodigieuſement rallenti nos progrès, dans la recherche de la vérité; je me contenterai de remarquer que, ſi dans

l'établiſſement des ſociétés littéraires des ſciences & des arts, on s'étoit propoſé d'obſerver, avant que de raiſonner, nous ſerions déja arrivés au but, vers lequel nous ne faiſons encore que le premier pas. (1)

---

(1) L'établiſſement de la Société royale de Médecine, qui a été fait dans cette vue, ſeroit une des plus belles inſtitutions humaines, s'il n'avoit été un moyen de déſunion & la pierre de ſciſſion, qui ſépare en deux le corps des Médecins; déſunion, qui nuira toujours aux avantages que ce ſage établiſſement auroit procuré. C'étoit peut-être dans la faculté même de Médecine de Paris, qu'il convenoit de faite cette inſtitution; c'étoit ce corps entier qu'il falloit ériger en ſociété obſervatrice, & laiſſer aux membres qui le compoſent le choix des Médecins, que l'on auroit chargés de la rédaction des mémoires & de la réviſion des obſervations, qui auroient été envoyées par tous les correſpondants de cette ſociété : alors dans des aſſemblées générales, qui ſe feroient faites dans des temps marqués, tous les membres de la faculté auroient nommé ceux de leurs confreres, qu'ils auroient jugés les plus dignes & les plus capables de remplir les vues du Gouvernement. Ces Médecins nommés & choiſis par la faculté même, auroient eu leurs aſſemblées particulieres, dans leſquelles ils auroient examiné & diſcuté tout ce qui a rapport à cet établiſſement; & le réſultat de leurs délibérations, de leurs opérations, de leurs travaux, auroit été diſcuté & examiné de

Le principal objet vers lequel doivent ſe fixer toutes les vues du Médecin, c'eſt celui de guérir : pour guérir il doit avoir etudié les moyens avec leſquels on peut y parvenir. Cela ſuppoſe des connoiſſances préliminaires, ſur la conſtruction de la machine humaine, & quelques notions, non pas ſur la maniere, dont les médicaments agiſſent, (1) mais ſur les effets que

---

nouveau dans des aſſemblées générales du corps entier de la faculté de Médecine : de cette maniere, nous ne verrions pas la rivalité, la haine & l'animoſité diviſer un corps, qui auroit dû reſter toujours uni.

(1) Quoiqu'on en puiſſe dire, nous ne connoîtrons jamais la maniere, le *modus* par lequel les médicaments agiſſent ; nous voyons bien leurs effets, mais nous ne ſavons pas comment ils les produiſent. Par le moyen de l'analyſe, nous avons beau décompoſer les corps, déſunir & ſéparer ce que la nature avoit réuni, nous n'en ſommes pas plus avancés ; ces ſubſtances priſes ſeules & ſéparément, ont plus ou moins de propriétés ; & en les réuniſſant de nouveau, nous ne pouvons jamais parvenir à en refaire un corps tel qu'il étoit avant ſa décompoſition. Le tartre ſtibié eſt une préparation chymique dont on connoît la compoſition ; y a-t-il un ſeul Médecin qui puiſſe

l'expérience nous a appris qu'ils opéroient ; & c'eſt ſeulement d'après ces vues générales, que l'homme ſage peut ſe permettre de raiſonner. Il n'y a donc pas de Médecin plus dangereux, que celui qui veut établir le traitement qu'il doit ſuivre, d'après le ſyſtême qu'il a imaginé ſur les cauſes de la maladie ; car s'il les devine mal, ce qui arrive preſque toujours, tant les opérations de la nature nous ſont cachées, à combien de ſortes de dangers le malade n'eſt-il pas expoſé ? puiſqu'indépendamment des riſques qu'il court par la nature du mal, il a encore à redouter tous les écarts & les faux raiſonnements

---

dire pourquoi & comment il fait vomir ? & ſi nous ne ſavons pas comment agiſſent les médicaments, que nous compoſons nous-mêmes, pouvons-nous eſpérer de découvrir jamais la maniere d'opérer de ceux que la nature nous donne tous préparés ? ſavons-nous pourquoi & comment le quinquina a agit dans la guériſon des fievres intermittentes & autres maladies périodiques ? &c. pourquoi & comment l'opion fait dormir ? Si Moliere revenoit parmi nous, n'auroit-il pas raiſon de réſoudre cette derniere queſtion, en répondant : *Quia eſt in eo virtus dormitiva*, *cujus facultas eſt ſenſus aſſoupire.*

du Médecin auquel il confie le ſoin de ſa ſanté. (1)

Si j'en avois le talent, je chercherois à réſoudre ce problême; ſavoir, ſi juſqu'à préſent, la Médecine a été plus utile, qu'elle n'a été nuiſible aux hommes; mais de quelque façon que je fuſſe obligé de conclure, il ne s'enſuivroit pas pour cela qu'on dût y renoncer. Le mal n'eſt pas dans la choſe, je l'ai déja dit, mais dans l'abus qu'on en fait: & ſi dans nos ſouffrances, nous manquions des ſecours, ou tout au moins, des con-

---

(1) Si je ne ſuis pas auſſi ſavant que beaucoup d'autres Médecins, ce n'eſt pas ma faute: la nature, trop économe à mon égard, ne m'a pas departi cette portion d'intelligence, qui nous met à même de ſaiſir du premier coup d'œil les objets les plus éloignés, & qui nous fait découvrir la cauſe des effets les plus inconcevables; & c'eſt auſſi par cette raiſon & par la connoiſſance que j'ai de mon inſuffiſance, que je n'aime pas à m'égarer dans l'explication des phénomenes qui arrivent dans les maladies. C'eſt à la même cauſe qu'il faut rapporter la reſerve & la parcimonie, avec leſquelles je traite mes malades; car je ne conçois pas encore comment un Médecin peut avoir le courage, pour ne rien dire de plus, de preſcrire un remede ſans s'être aſſuré, qu'au moins, s'il ne peut pas être utile, il ne nuira pas au malade?

ſolations que nous offre la médecine, ne ſerions-nous pas les plus malheureux de tous les êtres ? Nos maux ne deviennent ſupportables, que parce que nous avons l'eſpoir de les voir finir. Le ſcélérat condamné à périr ſur l'échafaud, ne conſerve pas long-temps l'uſage de ſa raiſon ; l'horreur & l'épouvante que lui inſpire la penſée de ſa deſtruction prochaine, renverſent toutes ſes idées ; ſa tête ſe perd, & il ne voit plus ni la roue, ni le gibet où il doit expier ſes crimes.

Il faut pourtant convenir que, depuis que les lumieres de la bonne philoſophie ſe ſont plus répandues, les Médecins commencent à rentrer dans la route dont ils s'étoient ſouvent écartés ; on ſe livre moins aujourd'hui à cet eſprit hypothétique & de ſyſtême, qui vouloit tout expliquer ; on s'adonne davantage à l'obſervation, à la bonne médecine, à la médecine d'Hypocrate, qui ne nous a jamais égarés.

Il y avoit en Egypte une loi fort ſage, concernant la médecine : pendant les trois premiers jours de la maladie, le Médecin ne répondoit de rien ; mais

ce temps expiré, s'il continuoit à ſoigner le malade, il devenoit garant & de ſa vie & des frais de ſa maladie. Si, parmi nous, il y avoit une ſemblable loi d'établie, ſûrement nous n'aurions pas autant de Médecins ; mais nous ne verrions pas des ignorants faire trafic de la ſanté & de la vie des hommes ; &, dans le fait, quel eſt le Médecin inſtruit, qui, dans les maladies aigues, les ſeules, ſans doute, que la loi regardoit, ne peut pas acquérir, dans les trois premiers jours, des connoiſſances ſuffiſantes, pour s'aſſurer ſi ſon malade peut ou ne peut pas guérir. Celui qui n'a pas cette connoiſſance, doit renoncer à ſon art ; il ne ſera jamais digne de l'exercer. *Montagne* dit que chez les Médecins, fortune vaut bien mieux que la raiſon : je ne ſaurois être de cet avis. Le Général qui a perdu ſucceſſivement pluſieurs batailles, eſt plutôt inhabile que malheureux : il n'a ſu calculer ni ſes forces, ni celles de ſon ennemi, ni ſa poſition, ni ſes avantages, ni les circonſtances ; il n'a vu ni les temps, ni les lieux ; il ne s'étoit pas aſſuré de l'amitié de ſes ſol-

dats, &c. &c. Il en eſt de même du Médecin : celui dont les ſuccès malheureux portent le deuil & la déſolation dans les familles, eſt à coup sûr un Docteur mal-adroit ; il n'a connu ni le mal, ni ſa qualité, ni ſes dangers, ni ſa nature, ni ſes forces, ni ſes moyens, ni ſes reſſources, &c. Je ſais qu'il y a des maladies contre leſquelles tous les efforts de l'art deviennent inutiles ; (1) mais le Médecin inſtruit ſait les connoître ; & je fais plus de cas de celui qui convient de ſon inſuffiſance, que de l'ignorant qui aſſure tout, parce qu'il ne connoît rien.

Je n'ai pas envie de devenir martyr de ma profeſſion ; mais j'en ai aſſez dit pour faire ſentir combien je pourrois en dire davantage ; j'ajouterai ſeulement ici que c'eſt ſur-tout dans les grandes Villes, que les Médecins font le plus de mal. Nous ſommes d'autant plus attachés à la vie, que nous en goûtons mieux les douceurs ; auſſi les hommes riches & puiſſants ont-ils preſque conti-

(1) *Non eſt in medico ſemper relevetur ut æger.*
Interdùm doctâ plus valet arte malum. Ovid.

nuellement besoin de Médecins, parce qu'ils les appellent dans leurs plus légeres indispositions. La nature, qui, seule & avec ses forces, auroit pu les guérir, devient quelquefois insuffisante pour réparer le mal que les drogues leur ont fait. (1) Dans les Provinces, & sur-tout parmi le peuple, on n'appelle le Médecin que dans les circonstances les plus critiques; & quelquefois, il faut en convenir, dans des moments où on pourroit s'en passer; car le plus souvent, ou le mal est sans remede, ou la nature s'est suffi à elle-même: cela n'empêche pas que le Médecin ne fasse son ordonnance; mais après son départ, la famille raisonne, discute, délibere, chacun dit son avis; on calcule le prix de la drogue, les moyens du malade, son dégoût pour les remedes, l'incertitude de leurs succès; souvent on finit par ne rien faire de ce qu'a prescrit le

---

(1) Je ne vois nulle race de gens, si-tôt malade & si tard guérie, que celle qui est sous la jurisdiction de la médecine. Leur santé même est altérée & corrompue par la contrainte des régimes..... Cette observation, qui est de Montagne, est aussi vraie qu'elle est exacte.

Docteur, & le malade n'en guérit pas moins. On peut conclure delà, que la portion de l'espece humaine, qui a le moins de richesses, & par conséquent le moins de moyens pour être plus éclairée, est précisément celle qui est la plus clair-voyante & qui raisonne le mieux.

J'en demande pardon à mes confreres, j'ai promis ma profession de foi, je viens de la faire ; d'ailleurs ce que j'ai dit ne sauroit nuire à leurs intérêts. L'homme riche & malade sera toujours foible & crédule ; les Médecins lui seront donc nécessaires : je fais seulement des vœux, pour qu'on le soulage avec les moyens les plus simples & par les conseils les plus sages.





CHAPITRE II.

De Chateldon, ſa ſituation, la nature de ſon terrein, le génie & le caractere de ſes Habitants, ſes reſſources pour la vie, la qualité de l'air, &c.

O fortunatos nimiùm ſua ſi bona norint. . . . Virg.

CHateldon eſt une petite Ville du Bourbonnois; elle eſt à ſix lieues de Riom, en Auvergne, à huit de Clermont-Ferrand, à treize de Moulins, à vingt de Lyon, & à quatre-vingt-dix de Paris. (1)

(1) Chateldon eſt à ſix lieues de S. Gerand, qui eſt ſur la route de Paris à Lyon, en paſſant par le Bourbonnois. On y a ouvert une route de communication, qui ſeroit achevée ſans les malheurs de la guerre; cependant on y parvient aiſément & ſans danger; les chevaux de la poſte de S. Gerand y conduiſent en rafraichiſſant à Cuſſet.

Il paroît que Chateldon étoit autrefois une ville bien peuplée & très-commerçante ; la grandeur des boucheries qui subsistent, la grande quantité de boutiques fermées ou détruites, dont on voit encore les ruines, annoncent assez que cette Ville a dû fleurir par son commerce & par ses manufactures ; mais sa situation au pied de plusieurs montagnes, plantées à pic, & qui l'entourent de toutes parts, l'a exposée aux ravages d'un torrent rapide, qui, dans les grandes eaux & dans les temps d'inondation, a dû souvent lui faire changer de face. On croit même que c'est de Chateldon, que les papeteries & les coutelleries ont été transportées à Thiers, qui n'en est éloignée que de deux lieues & demie. La chûte des terres dans les eaux, qui servoient aux manufactures, a sans doute causé la ruine de ces établissements, & a forcé les commerçants à porter ailleurs leur industrie & les restes de leur fortune.

Il y a à Chateldon une Communauté de filles de l'Ordre de Ste. Claire, dont la suppression aura lieu après la mort de la seule Religieuse qui y

reſtent. Si on réuniſſoit le revenu de cette maiſon à celui du Couvent des Cordeliers de la même Ville, qui n'eſt occupé non plus que par un ſeul Religieux, on pourroit en former un établiſſement bien plus utile, un Hôpital qui ſerviroit d'aſyle aux pauvres, auxquels les Eaux de Chateldon pourroient être ſalutaires.

Le terrein de Chateldon eſt de la plus mauvaiſe qualité; il ne produit que du ſeigle & en petite quantité. Les montagnes qui entourent la Ville, & dont j'ai déja parlé, ſont preſque toutes compoſées de rochers de chiſte, recouverts d'une couche très-ſuperficielle de terre graveleuſe & jaunâtre; cependant le beſoin, pere de l'induſtrie, a déterminé les habitants de ce lieu à tirer parti de ce ſol ingrat. A force de travail, ils ont fertiliſé des rochers ſtériles, ils ont planté, ſur ces montagnes eſcarpées, des vignes qui produiſent du vin d'une aſſez bonne qualité, c'eſt la ſeule richeſſe du pays: le raiſin y eſt délicieux.

Les habitants de ce canton iſolé, & preſque inconnu au reſte de la terre, ont des mœurs douces & honnêtes;

ſequeſtrés du commerce des autres hommes, ils n'en ont pas encore contracté les vices; affables & officieux, ils accueillent avec bonté les malades qui viennent à leurs ſources, & ils s'empreſſent de leur procurer les ſecours qui ſont en leur pouvoir. Depuis la découverte que j'ai faite des Eaux, ils ont rendu leurs habitations propres & commodes, & on y trouve maintenant des logements auſſi agréables qu'aux autres Eaux minérales du Royaume.

On trouve à Chateldon du bœuf, du veau & du mouton comme dans les autres Villes de Province. Son voiſinage de la riviere d'Allier, dont elle n'eſt éloignée que d'une demi-lieue, lui procure d'excellents poiſſons. Les ruiſſeaux des environs lui fourniſſent des truites d'un goût exquis, & la campagne du gibier en abondance. Les baſſe-courts y ſont pourvues de bonnes volailles; on a donc à Chateldon, pour les reſſources de la vie, tous les ſecours qu'on peut trouver en Province.

Quoique Chateldon ſoit entouré de montagnes, l'aſpect n'en eſt pas déſa-

gréable ; (1) l'air ſauvage qu'il préſente d'abord à ceux qui n'ont habité que des Villes opulentes, & des campagnes ornées & embellies par l'art, leur fait éprouver un ſentiment délicieux, dont ils trouvent bientôt la cauſe en eux-mêmes. Pourquoi ! s'écrient-ils d'abord, cherchons-nous à imiter à ſi grands frais, dans nos parcs & dans nos jardins, quelques-unes des productions de la nature ſauvage ? ce ſont de bien foibles eſquiſſes des belles horreurs que nous voyons ici.

Et en effet, on voit réunies à Chateldon preſque toutes les beautés & les productions de la nature, qui n'a pas encore ſubi le joug de l'homme ; ces objets, dignes de l'admiration des ſages, charment le loiſir des malades, & concourent à leur rendre la ſanté.

L'air que l'on reſpire à Chateldon eſt pur & ſalutaire ; on y voit fort peu

(1) Madame la Marquiſe de Colaincourt de Brantes, qui a été deux fois à Chateldon, compare la ſource des vignes, par ſa ſituation, à la fontaine de Vaucluſe, ſi célebre par les amours de Petrarque & de la belle Laure.

d'infirmes, & pas un ſeul poitrinaire. (1) Il eſt vrai que les hommes y ſont ſobres, frugals & laborieux : habitués à travailler ſur leurs rochers, ils ne ſont point infectés par l'air corrompu, & chargé de toutes ſortes de miaſmes que l'on reſpire dans les grandes Villes.

---

(1) Il y a quelques années que Gabrielle Hereau auroit pu faire une exception à ce que je dis ici. Cette femme crachoit le ſang depuis pluſieurs années, je la croyois véritablement pulmonique ; mais elle a été guérie par les Eaux de Chateldon, & elle jouit encore de la meilleure Santé. *Voyez mon traité des Eaux*, pag. 283.





CHAPITRE III.

Des Fontaines minérales de Chateldon, leur nombre, leur ſituation, les principes qui les minéraliſent, leurs différences, &c.

Forſan & hæc olim meminiſſe juvabit . . . Virg.

J'Ai déja dit que c'étoit à la grandeur des maux, dont j'étois accablé, que le public étoit redevable de la connoiſſance des Eaux de Chateldon, & que c'étoit au hazard que je devois moi-même la découverte de ce remede ſalutaire.

Dans le traité que j'ai donné ſur ces Eaux, je n'ai parlé que de deux ſources minérales; depuis cette époque, mes recherches m'en ont fait découvrir de nouvelles. On en compte aujourd'hui ſix différentes à Chateldon.

La premiere, celle qui eſt la plus anciennement connue, eſt appellée la fontaine des vignes; elle tire ſon nom de ſa ſituation, au bas d'un côteau couvert de vignes.

Tout près de cette ſource, il y en a une ſeconde qui eſt abſolument de la même nature, & qui contient les mêmes principes. Ces deux fontaines ne ſont pas éloignées de la Ville.

La troiſieme eſt appellée la fontaine de Madame; elle eſt à mi-côte d'une montagne couverte de brouſailles.

On nomme celle qui eſt au-deſſous, & qui en eſt éloignée de quelques toiſes, la fontaine du Seigneur; tout près de cette derniere, on voit la fontaine de S. Alyre, & à côté de celle-ci, la ſource qui eſt appellée la Marquiſe.

Les trois dernieres ſources ne ſont pas à plus de quatre pieds les unes des autres, elles ſont enfermées dans le même bâtiment.

Les Eaux de Chateldon ſont limpides, froides, ſalines, aérées, ſpiritueuſes, martiales, aigrelettes & agréables au goût. Elles contiennent toutes de l'*alkali minéral*, de l'*acide marin volatil*, une terre

analogue à la *magnésie*, une substance martiale très-divisée, & beaucoup de *fluide élastique*; de cette substance aérée, gazeuse, électrique, si généralement répandue dans la nature, & qui joue un si grand rôle dans l'économie animale; de ce fluide enfin dont on parle tant, & qu'on ne connoît pas encore assez. (1) On ne peut même guere douter que ce ne soit à la présence de ce principe vivifiant, que les Eaux de Chateldon, qui en sont si abondamment pourvues, ne doivent leurs principales propriétés. Comment pourroit-on concevoir, sans cela, que quelques grains de sel & de terre, que l'on rencontre dans presque toutes les Eaux minérales, pussent opérer des guérisons aussi surprenantes, & quelquefois aussi promptes que celles qui ont été produites par les Eaux de Chateldon? (2) & leurs effets ne sont-ils pas une nouvelle preuve

(1) *Hoffman*, qui a tant & si bien écrit sur les Eaux minérales, appelle ce principe, *esprit volatil éthéré minéral*; dénomination qui vaut infiniment mieux que celle de gaz, d'air fixe, d'air surabondant que quelques Modernes lui ont donnée.

(2) Voyez ci-après le cinquieme Chapitre.

que dans l'application des remedes, c'eſt moins au raiſonnement qu'à l'expérience & à l'obſervation qu'il faut s'en rapporter.

Quoique les différentes ſources d'Eaux de Chateldon contiennent toutes les mêmes principes minéraux, ils n'y ſont cependant pas dans les mêmes proportions. Les nouvelles expériences que j'ai faites, tant avec les réactifs employés avec l'Eau même, qu'avec les réſidus, que j'ai obtenus par le moyen de l'évaporation, ainſi que celles qui avoient été faites précédemment par MM. Raulin, Sage & Fourcy (1) font ſuffiſamment connoître que le fer, l'eſprit éthéré minéral ou l'acide gazeux, l'alkali minéral, la terre calcaire & l'acide volatil marin ſont dans des proportions différentes dans l'Eau des diverſes ſources; & quoique les quatre fontaines de la montagne ſoient très-près les unes des autres, elles different cependant par la quantité & la qualité

(1) Voyez le parallele des Eaux minérales de France & de celles d'Allemagne, par M. Raulin. Voyez auſſi mon traité des Eaux de Chateldon.

de leurs principes, ainſi que par leur goût.

Les Eaux de Chateldon ne font efferveſcence avec aucun des acides, lorſqu'elles ſont froides; mais l'Eau des vignes, lorſqu'elle eſt chauffée, en fait une aſſez vive avec les acides vitriolique & marin.

Toutes ces Eaux, mêlées avec le ſirop violat, lui donnent une couleur verte, dont la teinte eſt plus ou moins foncée, relativement à la quantité de ſel & de terre calcaire contenue dans l'Eau.

L'huile de tartre & l'eſprit volatil de ſel ammoniac y occaſionnent des dépôts terreux, plus ou moins blancs, ſuivant la quantité de fer que la ſubſtance terreuſe entraîne dans ſa précipitation.

La noix de galle pulvériſée, mêlée aux Eaux, leur donne une belle couleur pourpre, qui eſt plus ou moins foncée, ſelon que l'Eau ſur laquelle on opere, eſt plus ou moins ferrugineuſe.

L'argent diſſout par l'acide nitreux, trouble & altere la tranſparence des Eaux, & la diſſolution mercurielle nitreuſe y produit un précipité, couleur d'ochre jaune.

L'Eau de la fontaine Madame eſt la moins ferrugineuſe, la moins ſaline & la moins terreuſe de toutes les ſources minérales de Chateldon; mais elle eſt auſſi la plus légere, la plus gazeuſe & la plus piquante de toutes ces ſources; elle fournit par chaque pinte d'Eau, évaporeé à ſiccité, quinze grains de ſubſtance ſalino-terreuſe, d'une couleur rouſſeâtre: cette matiere diſſoute dans deux onces d'Eau diſtilée, a laiſſé ſur le filtre ſix grains de terre calcaire: la liqueur miſe en évaporation, dans une capſule de verre, au bain-marie, a fourni quatre grains d'alkali minéral, un peu coloré par la ſubſtance martiale qui paroît y être intimément adhérente.

L'Eau de la ſource du Seigneur, traitée de la même maniere, a fourni, par chaque pinte d'Eau, vingt-quatre grains de matiere ſalino-terreuſe, un peu plus rouſſe que la précédente: ayant été diſſoute dans l'Eau diſtillée, il eſt reſté ſur le filtre, par lequel on a paſſé la liqueur, dix grains de terre de la même qualité que la premiere; & par l'évaporation de la liqueur juſqu'à ſiccité, j'en ai obtenu ſept grains d'alkali

minéral terreux, un peu moins coloré que le précédent ; d'où il résulte que le fer a moins d'adhésion avec la partie saline de cette Eau, qu'il n'en a avec celle de la fontaine Madame ; d'ailleurs, l'Eau de cette source est moins piquante & moins gazeuse que la premiere.

Par l'évaporation d'une pinte d'Eau de la fontaine S. Alyre, j'ai obtenu quinze grains de substance semblable à celle de la source Madame ; & en traitant ce résidu de la même maniere, il a fourni cinq grains & demi de terre, & quatre grains & demi de sel terreux, un peu plus coloré que le résidu salin de la fontaine Madame ; d'où il résulte que l'Eau de S. Alyre, qui est plus piquante que celle de la fontaine du Seigneur, mais qui l'est moins que celle de la source Madame, est aussi un peu plus ferrugineuse que cette derniere.

Deux livres d'Eau de la Marquise, évaporées à siccité, ont donné vingt grains de substance salino-terreuse, beaucoup plus foncée que les résidus des trois autres sources : après avoir fait dissoudre ce résidu dans deux onces d'Eau distillée, il est resté sur le filtre,

par lequel j'ai paſſé cette ſolution, huit grains & un quart de terre calcaire rougeâtre ; & la liqueur miſe en évaporation, a donné quatre grains & un quart de ſel terreux, plus blanc qu'aucun de ceux des trois ſources précédentes ; d'où il paroîtroit que la ſubſtance martiale a moins d'union ici, avec le ſel alkalin de cette Eau, qu'elle n'en a avec celui des trois autres fontaines. Je dois ſur-tout obſerver que l'Eau de la Marquiſe eſt moins gazeuſe & moins piquante qu'aucune Eau des autres ſources, qu'elle eſt d'un goût plus inſipide, & qu'elle a une odeur de foie de ſouffre ſenſiblement marquée.

Il ſuit de ces expériences & de beaucoup d'autres que j'ai faites, tant avec les réſidus réſultants de l'évaporation, qu'avec l'Eau même des diverſes ſources ; 1°. que toutes les fontaines minérales de Chateldon ſont ferrugineuſes, ſalines & ſpiritueuſes ; 2°. que les deux ſources des vignes ſont les plus chargées de ces principes ferrugineux & ſalins; (1)

---

(1) Je ne répéterai pas ici les expériences que j'ai faites avec l'Eau des deux ſources des vig-

3°. que l'Eau de la ſource Madame & celle de S. Alyre contiennent le moins de principes fixes, mais qu'elles en ont plus de ſpiritueux; que l'Eau de Madame eſt pourtant un peu moins ferrugineuſe & un peu plus gazeuſe que la S. Alyre; 4°. que l'Eau de la fontaine du Seigneur eſt, après l'Eau des deux ſources des vignes, celle qui fournit

---

nes, elles ſont ſuffiſamment détaillées dans mon traité, auquel on peut recourir, ſi on eſt curieux de s'en inſtruire; mais je ne dois pas négliger de faire obſerver de nouveau que l'analyſe eſt d'une bien petite reſſource, pour déterminer les propriétés médicinales des Eaux minérales, de quelque nature qu'elles ſoient. On peut juger par les procédés dont je viens de rendre compte, & par ceux qui ſont exprimés dans mon traité, combien ce moyen eſt inſuffiſant; puiſqu'en faiſant diſſoudre les réſidus que j'avois obtenus par les premieres évaporations, en filtrant & en faiſant évaporer de nouveau la liqueur qui avoit ſervi à leur diſſolution, j'ai perdu plus du tiers de ces principes fixes. Eſt-il poſſible, après des pertes auſſi conſidérables, de déterminer la quantité de chaque principe contenu dans l'Eau; ne devons-nous pas penſer au contraire que tous ces procédés chymiques alterent & dénaturent les véritables principes conſtitutifs des Eaux ſur leſquelles on opere.

le plus de principes fixes, terreux & ſalins ; & 5°. enfin que l'Eau de la Marquiſe eſt plus ferrugineuſe & plus terreuſe que celles de la ſource Madame & de la S. Alyre, mais qu'elle eſt moins terreuſe, moins ſaline & plus ferrugineuſe que l'Eau de la fontaine du Seigneur.



CHAPITRE IV.

Des propriétés générales & particulieres des Eaux minérales de Chateldon ; la maniere d'en faire uſage ; le temps le plus favorable pour les prendre à leurs ſources, &c.

At enim mentiuntur homines de ſalſis aquis propter imperitiam. Hip.

SI pour ſe délivrer des maux auxquels il eſt expoſé, preſque au moment de ſa naiſſance, l'homme s'étoit attaché à connoître la vertu des plantes qui croiſſent ſous ſes pas, auroit-il eu beſoin d'aller, ſous un autre hémiſphere, enlever à ſes habitants celles que la terre y produit pour leur uſage ? Comment n'a-t-il pas ſenti que les mixtes, dont la nature a pris ſoin de faire elle-même la combinaiſon, étoient préférables à toutes ces compoſitions monſtrueuſes que l'art

a rassemblées dans les boutiques de nos Apothicaires ou qu'il a tirées des laboratoires des Chymistes ? Sa raison, ce don précieux dont il se glorifie tant, le sert-elle aussi bien que l'instinct qui guide les autres animaux ; (1) suffit-elle

---

(1) S'il faut en croire Aristote, Plutarque, Pline & quelques autres Ecrivains qui nous ont transmis leur croyance ou celle de leur temps, nous devons aux animaux la connoissance de plusieurs médicaments. On attribue au cheval marin la découverte de la saignée (*a*) ; l'usage des lavements à la cigogne (*b*) ; les propriétés de la chelidoine, pour les maladies des yeux, à l'hirondelle (*c*) & celles du fenouil, pour les mêmes maladies au serpent. (*d*) C'est le cerf, dit-on, & la chevre sauvage, qui nous ont fait connoître la vertu du dictame pour guérir les

(*a*) *Hippotamus in quadam medendi parte etiam magister extitit.... atque ubi acutissimum videt stirpem, imprimens corpus, venam quandam in crure vulnerat, atque ita profluvio sanguinis morbidum aliàs corpus exonerat.* Plin. hist. nat.... Ne seroit-il pas à desirer que cet animal eût gardé son secret pour lui, eu égard à la maniere dont on en abuse encore ?

(*b*) *Simile quiddam & volucris in eadem ægypto monstravit, quæ vocatur ibis : rostri aduncitate per eam partem se perluens, quâ reddi ciborum onera maximè salubre est.....* Ho ! pour cette leçon, cet oiseau mérite bien que son nom soit conservé dans nos fastes.

(*c*) *Chelidoniam visui saluberrimam hirundines monstravere, vexatis pullorum oculis illa medentes.* Plin.

(*d*) *anguis hyberno situ membrana corporis obducta fœniculi succo impedimentum illud exuit, nitidusque vernat.* Idem.

même pour le préserver des malheurs auxquels ses passions l'exposent chaque jour; & ne le voyons-nous pas être continuellement le jouet, la dupe & souvent la victime des frippons, des charlatants, & des ignorants qui lui vendent le poison qui abrége ses jours?

---

plaies (*e*), &c. &c. Ne pourroit-on pas, à plus juste titre, rapporter au bœuf la connoissance des Eaux minérales! Il est sûr au moins que cet animal connoît bien les propriétés de celles de Chateldon; car pendant la belle saison, on voit soir, & matin, les animaux de ce genre, accourir aux fontaines pour s'y désaltérer; mais ce qui est sur-tout digne de remarque, c'est que, par la façon dont j'ai fait disposer le conduit par lequel s'écoule l'eau de la source des vignes, ces animaux ne peuvent s'y abreuver qu'en traversant le torrent dans lequel se vuide le canal, & comme deux bœufs ou deux vaches ne peuvent pas y boire, en même temps, on les voit à la file les uns des autres, s'arrêter au milieu du torrent sans y goûter d'eau, & attendre que leur tour de boire, au conduit, soit arrivé. Ces bestiaux ont, pendant cette saison, le poil lisse, uni & luisant, & ils jouissent de la meilleure santé. Les malades, qui vont à Chateldon, y sont tous les jours témoins de ce fait singulier.

(*e*) *Dictamnum herbam extrahendis sagittis cervi monstravere, percussi eo telo, pastuque ejus herbæ ejecto.* Id.
..... *Non illa feris incognita capris*
Gramina, cùm tergo volucres hæsere sagittæ. Virg.

Les Eaux de Chateldon, par leurs principes minéraux, ont beaucoup d'analogie avec celles de Spa, si célebres & si connues; mais elles leur sont supérieures, par la plus juste combinaison de leurs principes, & par leurs propriétés médicinales.

Ces Eaux sont sédatives, calmantes, anti-spasmodiques, apéritives, toniques & rafraîchissantes; elles aiguisent l'appétit, facilitent la digestion, calment les chaleurs d'entrailles; elles tempérent l'âcreté de la bile, font couler les urines, en appaisent les ardeurs, & dans quelques circonstances elles deviennent purgatives; elles sont toujours un excellent préparatif à l'usage des purgations: en relachant & en détendant les fibres de l'estomac & du canal intestinal; elles facilitent l'action des purgatifs & garantissent les membranes de ces viscéres, de l'irritation trop vive & trop prompte que peuvent leur causer les drogues purgatives: aussi les personnes qui font précéder leurs médecines par l'usage de quelques bouteilles d'Eau de Chateldon, sont toujours purgées doucement, sans éprou-

ver ni coliques, ni ſpaſmes, ni épreintes.

En général, les Eaux de Chateldon conviennent dans les maladies des ſolides & particuliérement des nerfs, & dans celles qui dépendent de l'altération des fluides, de leur acrimonie, de leur épaiſſiſſement: dans les pertes rouges & blanches des femmes, les pâles-couleurs, les flux hémorrhoïdaux, les laits répandus, les fluxions ſur les yeux, les oreilles; elles rétabliſſent les évacuations périodiques dérangées ou ſupprimées: il paroît même qu'elles ont la propriété de démaſquer un vivus caché, (1) & par conſéquent, de mettre à même de le combattre avec ſuccès: on en fait uſage dans les indiſpoſitions, qui ſont une ſuite de l'erreur & de l'abus dans le choix des plaiſirs.

Dans le pays on les emploie pour la guériſon des fievres intermittentes; pluſieurs obſervations prouvent qu'elles ont effectivement cette propriété; mais elles réuſſiſſent mieux dans les fievres lentes, & les autres maladies dépen-

---

(1) Voyez la XXIX. Obſervation du chapitre ſuivant.

dantes de la dégénération des humeurs.

Indépendamment de ces propriétés générales, dont on dit que toutes les Eaux de ce genre ſont douées, celles de Chateldon ſont particuliérement affectées pour la guériſon des maladies de la peau, & de celles des voies digeſtives; auſſi les emploie-t-on avec ſuccès, dans les dartres, les rougeurs, les démangeaiſons, les couperoſes; à la fin des éréſipelles & dans les autres éruptions cutanées, dépendantes de l'acrimonie, de la bile & de la dépravation de la lymphe; mais c'eſt, ſur-tout, dans les maladies de l'eſtomac, & dans celles des autres viſceres qui coucourent à la digeſtion, qu'elles manifeſtent plus promptement leurs effets ſalutaires; auſſi ſont-elles un remede aſſuré contre les vomiſſements habituels, le dégoût, l'inappétence, la tenſion de l'eſtomac, les flatuoſités, les borboriſmes, les palpitations, les aigreurs, les diarrhées, les flux de ventre rebelles, &c. On doit ſentir que ces Eaux, étant martiales & toniques, peuvent, en rétabliſſant le reſſort des inteſtins, & en-

détruiſant les embarras des glandes méſentériques, faire ceſſer ces déjections opiniâtres contre leſquelles on emploie, ſouvent ſans ſuccès, les remedes qui paroiſſent les mieux indiqués.

Outre ces propriétés, qui appartiennent à toutes les Eaux de Chateldon, elles en ont qui paroiſſent affectées à chaque ſource particuliere.

L'*Eau* de la fontaine *Madame* & celle de *Saint Alyre*, ſont les moins ſalines & les moins ferrugineuſes de toutes celles de Chateldon; mais elles ſont auſſi les plus légeres, les plus gazeuſes, les plus ſpiritueuſes; elles paſſent avec la plus grande facilité, & pénétrent aiſément nos plus petits tubes capillaires: auſſi conviennent-elles particuliérement dans les maladies nerveuſes, dans les affections hyſtériques & hypocondriaques; dans les vapeurs qui dépendent ſur-tout de la délicateſſe, de la ſenſibilité & de la foibleſſe des nerfs: il y a des femmes qui ont les fibres ſi délicates & ſi ſenſibles, que les remedes les plus doux les agacent & leur cauſent des criſpations, des irritations; & quoique l'Eau de la fontaine des yi-

gnes, la ſeule qui, juſqu'à préſent, ait été exportée, ait généralement réuſſi à tous ceux qui en ont fait uſage, j'ai pourtant vu quelques perſonnes qui n'ont pu la ſupporter, (1) effet que j'attribue ſur-tout à la plus grande quantité de fer que contient l'Eau de cette ſource, la plus ferrugineuſe de toutes celles de Chateldon.

M. *Pomme*, à qui nous devons de nouvelles vues ſur le traitement des affections vaporeuſes, conſeille, dans la nouvelle édition de ſon traité des maladies nerveuſes, l'uſage preſque continuel des bains tiédes ou froids; les lavements, l'eau de veau, d'agneau; le petit lait, les bouillons de poulets, de tortues, de grenouilles, &c. & à la fin les Eaux minérales froi-

(1) Madame de la Bove, Intendante de Bretagne, & mademoiſelle de Gonſville, n'ont jamais pu ſupporter l'uſage de l'Eau des vignes, tant elles ont le ſyſtême nerveux, ſenſible & irritable; cependant mademoiſelle de Gonſville, après avoir pris l'Eau des vignes pendant quelques jours, éprouva, dans les organes digeſtifs, une révolution qui a ſingulièrement raffermi ſa ſanté.

des

des. (1) Je dois des remerciements à M. Pomme, pour la façon également honnête & honorable, avec laquelle il m'a cité dans son ouvrage (2) : mais quoique sa théorie soit très-lumineuse, & sa pratique, celle d'un Médecin instruit par l'expérience, j'espere qu'il ne trouvera pas mauvais que je ne sois pas tout-à-fait de son avis sur le traitement des affections hystériques & hypocondriaques ; ces maladies dépendent incontestablement de l'irritabilité du genre nerveux, de sa trop grande sensibilité & de son extrême mobilité. Le régime délayant & relachant, auquel M. Pomme assujettit constamment ses malades, convient bien dans les paroxismes nerveux, & dans le temps que les spasmes & les mouvements convulsifs se manifestent plus particuliére-

(1) M. Pomme est d'accord, à l'égard de ce dernier précepte, avec tous les auteurs qui ont écrit sur ces maladies...... Voyez Hoffm., Baglivi, Lieutaud, Raulin, Tissot, &c.

(2) Traité des affections vaporeuses des deux sexes, &c par M. Pomme, nouvelle édition, de l'imprimerie royale, 1782, page 389.

ment; mais les paroxiſmes étant une fois paſſés, on doit s'occuper des moyens d'en prévenir de nouveaux, ce qu'on ne ſauroit toujours eſpérer de ſa méthode qui ne va pas à la cauſe du mal.

Le racorniſſement, que ce Médecin ſuppoſe dans les nerfs & dans les parties membraneuſes, n'eſt jamais qu'un état de ſpaſme, d'irritation & de criſpation, qui ceſſe preſque toujours avec l'accès vaporeux, & ſouvent ſans le ſecours des bains & des remedes délayants.

Les cauſes qui déterminent ces mouvements nerveux & ſpaſmodiques ſont ſi différentes, ſi variées & ſi multipliées, qu'on chercheroit inutilement, dans nos pharmacopées, les remedes propres à les guérir: les excès du plaiſir & de la douleur, les peines de l'ame, les méditations profondes, la contention d'eſprit, les délires de l'imagination, l'attente & la perte d'une grande fortune, une terreur ſubite, une dévotion outrée, la crainte de la mort, des veilles pouſſées trop loin, une application trop conſtante à l'étude, une vie oiſeuſe

& sédentaire ; une maladie longue, traitée par de copieuses saignées & de fréquentes purgations ; des hémorragies abondantes, des pertes blanches ; la suppression ou le dérangement du flux menstruel ; les débauches de l'amour, une disposition héréditaire, & une infinité d'autres causes peuvent toutes concourir à débiliter le genre nerveux, au point de lui laisser une disposition à être mu vivement & violemment agité ; aussi voyons-nous presque toujours la santé des vaporeux, des deux sexes, dépendre de la constitution de l'atmosphere. Lorsque le ciel est clair & serein, que les vents d'*est*, de *nord-est* ou de *sud-est* soufflent, que l'air n'est ni trop froid, ni trop chaud, ces malades sont ordinairement dans une situation assez heureuse ; l'espérance renaît dans leur ame, la sérénité se montre sur leur visage, & leur satisfaction paroît dans leurs yeux ; ils se plaisent, pendant cette heureuse constitution, dans la société de leurs amis ; ils se livrent aux plaisirs, & ils en goûtent les douceurs ; mais les plaisirs mêmes, s'ils s'y abandonnent sans

ménagement ; s'ils n'obſervent pas les regles de la modération, dans ceux de la table & de l'amour ; s'il leur ſurvient quelque peine d'eſprit, qu'ils ſoient témoins de quelque ſcene déſagréable ; s'ils ſont ſurpris par un événement imprévu ; ſi leur imagination eſt troublée par des ſoins domeſtiques ; ſi la conſtitution de l'air change tout d'un coup, ſi le temps devient couvert, pluvieux, froid, nébuleux ; ſi les vents prennent une direction contraire à celle qu'ils avoient ; il ſe fait alors une révolution ſubite dans leur machine frêle & ſenſible ; la tranſpiration arrêtée ou ſupprimée, les expoſe aux mêmes accidents ; ils deviennent chagrins, inquiets, mélancoliques ; tout leur déplaît ; leurs amis les ennuyent, tout ce qui les entoure les fatigue ; ils ſoupirent après la ſolitude, ils voudroient reſter ſeuls & iſolés, & ſi on les quitte, ils ſe plaignent qu'on les abandonne; ils courent après les remedes, refuſent ſouvent ceux qu'on leur donne ; ils conſultent leurs Médecins, ne font preſque jamais la moitié de ce qu'on leur preſcrit ; ils voudroient en changer cha-

que jour ; ce ſont des êtres malheureux par eux-mêmes & fatigants pour les autres : la plupart de ces accidents ſont, ſur-tout, du département de l'affection hypocondriaque, qui eſt plus longue, plus difficile & plus rebelle au traitement que l'hyſtérie, dont les ſcenes ſe manifeſtent chez le femmes par quelques-uns des ſymptomes dont je viens de parler, & auxquels il s'en joint pluſieurs autres, qui ne ſont pas auſſi familiers aux hommes.

Elles éprouvent des maux de tête plus ou moins profonds ; quelquefois elles ſe plaignent d'une douleur aigue, ſemblable à celle que leur cauſeroit un clou qu'on leur enfonceroit dans le crâne ; c'eſt ce que l'on nomme *clou hyſtérique*. J'ai été conſulté pour un homme hypocondriaque, au dernier degré, qui éprouvoit ſouvent ce ſymptome ; elles ont des ſifflements d'oreilles, des vertiges, des tremblements, des palpitations, des laſſitudes, des engourdiſſements ; elles crient, chantent, & pleurent ſans ſujet : l'eſtomac devient tendu & bourſouflé ; elles rendent beaucoup de vents par la bouche ; ce ſymp-

tome eſt auſſi très-familier aux hommes hypocondriaques ; quelques-uns ſont expoſés à des ſenſations paſſageres de froid & de chaud, dans différentes parties du corps, & particuliérement à la tête & le long de l'épine ; à des ſuffocations alarmantes ; d'autres éprouvent une toux ſéche, convulſive, des crachotements incommodes, des douleurs de dents, des battements aux arteres méſentériques cœliaques, à l'aorte, aux carotides ; le pouls eſt petit, inégal, intermittent ; quelquefois même il ſe perd, les extrêmités ſont froides : dans les paroxiſmes les plus violents, les femmes éprouvent des étranglements à la gorge, des convulſions, des ſyncopes ; elles perdent la parole, le pouls paroît éteint, elles ſont ſans mouvement, & ſi on ne s'étoit pas familiariſé avec ces accidents, quelquefois on les croiroit mortes.

Il réſulte de tous ces phénomenes, auxquels je pourrois en ajouter beaucoup d'autres, communs aux deux ſexes, que dans les affections vaporeuſes, ce ſont les nerfs & les parties membraneuſes, qui jouent le principal rôle : on doit

ſentir que cette maladie, qui a ſes temps de rémiſſions, & dont les paroxiſmes ſont plus ou moins fréquents, plus ou moins longs & plus ou moins violents, dans les divers ſujets, ne peuvent pas dépendre du racorniſſement, de la criſpation des nerfs, ainſi que le prétend M. Pomme, qui prend l'effet pour la cauſe; auſſi les bains, les pédiluves, l'eau de veau, de poulet, le petit lait, & tous les autres délayants dont on peut tirer le plus grand parti, durant les paroxiſmes, ſont preſque toujours inſuffiſants pour guérir ces maladies.

On a dû obſerver que chez les hypocondriaques, ainſi que chez les femmes hyſtériques & vaporeuſes, l'eſtomac étoit conſtamment lézé, qu'il ne faiſoit jamais parfaitement ſes fonctions: les preuves s'en tirent du déſordre des digeſtions; le plus ſouvent, les vaporeux ont un appétit déſordonné, rien ne peut le ſatisfaire; ils mangent avec une avidité incroyable; à peine ſont-ils ſortis de table qu'ils s'y remettroient pour commencer un nouveau repas: d'autrefois ils ſont dégoûtés; rien ne les tente, ils ont une pareſſe pour le

manger, dont ils ignorent la caufe, &, en général, toutes leurs digeftions font longues, lentes, pénibles, laborieufes & fatigantes : ils font tourmentés par des vents incommodes, des rapports acides, nidoreux, des aigreurs, des chaleurs âcres & cuifantes ; ils rendent, par la bouche, une pituite abondante, infipide, claire, ténue & quelquefois glaireufe : ils ont ordinairement le ventre ferré, ils font conftipés ; leurs garde-robes font rares, difficiles, laborieufes, leurs excréments, durs, noirs, féparés, femblables à des crotins de chevre ; d'autrefois, les matieres font liées, liquides, le ventre eft très-libre, les déjections font glaireufes, bilieufes, &c. Ces différentes manieres d'être, dépendent toujours du degré de tenfion, & de relachement du fyftême nerveux & membraneux ; & quoique les paroxifmes vaporeux fe manifeftent quelquefois, après des excrétions abondantes & d'une bonne confiftence, ces malades n'en font pas moins des vœux, pour la facilité de leurs garde-robes ; ces fortes d'excrétions leur font éprouver un bien-être auquel ils ne fauroient

aſſigner aucun prix. (1) Lorſque le ventre eſt le plus opiniâtrément conſtipé, les urines ſont claires, limpides, fréquentes, abondantes; elles reſſemblent à de l'eau claire; dans cet état elles ſont l'annonce d'un paroxiſme prochain, & c'eſt alors le temps de faire uſage de la méthode recommandée par M. Pomme : enfin tous les vaporeux éprouvent, dans des degrés différents, les accidents divers qui ſervent à caractériſer les mauvaiſes digeſtions.

---

(1) Il y a tel vaporeux qui donneroit la moitié de ſa fortune pour une ſeile abondante : j'en ai connu un à qui j'en procurai une copieuſe, ſans le ſecours d'aucun remede; la joie qu'il en reſſentit étoit ſi vive, que je ne ſaurois mieux la comparer qu'à celle d'une femme, qui, après une longue ſtérilité, auroit mis au monde un fils qui dût hériter de ſon nom, de ſa fortune & de ſes grandeurs. Ce malheureux malade fit conſerver, pendant quelques jours, cette agréable production, pour la contempler à ſon aiſe, & lui rendre, en quelque façon, ſes hommages : on voyoit alors peintes, ſur ſon viſage, cette douce ſécurité, cette volupté délicieuſe qui annoncent la ſatisfaction de l'ame & le contentement du cœur. Mais cet enfant chéri devint bientôt le ſujet des plaintes & des regret de ſon pere, aucun de ſes freres ne lui reſſembla.

J'ai dit que les variations & les changements de l'atmoſphere faiſoient des impreſſions vives ſur les organes des vaporeux ; je dois ajouter ici que c'eſt à ces paſſages ſubits d'un temps ſec, ſerein & tempéré, à un air pluvieux, humide, froid & nébuleux, *& vice versâ*, qu'il faut rapporter les changements qui ſe font dans la conſtitution des malades ; phénomenes dont ils cherchent ſouvent la cauſe dans des ſujets qui n'y ont aucune part, & dont ils ne peuvent ſe rendre raiſon : il y a tel vaporeux dont la ſanté eſt plus ferme & plus conſtante durant un temps ſec & froid, tandis qu'un autre s'accommode mieux d'une température chaude & humide : mais en général le vent du *nord*, ſur-tout lorſque le ciel eſt couvert & que l'air eſt froid, eſt très-contraire aux vaporeux ; ils s'accommodent mieux des vents d'*eſt*, de *nord-eſt* & de *ſud-eſt*, que de tous les autres.

Il ne ſuffit pas, dans le traitement des maladies vaporeuſes, d'avoir égard aux ſolides, on doit encore conſidérer l'état des fluides. Comme les paroxiſmes hiſtériques & hypocondriaques ſont tou-

jours accompagnés de l'érétisme, & de la crispation des parties nerveuses & membraneuses, & particuliérement de ceux de l'estomac & du canal intestinal; le mouvement des liquides & leur circulation doivent être singuliérement gênés pendant ces accès, qui sont souvent très-longs, & dont les retours sont quelquefois trop fréquents: les tubes capillaires, séreux, sanguins, lymphatiques; les veines lactées, les vaisseaux réticulaires, vasculeux, glanduleux; enfin tous les petits vaisseaux, de quelque nature qu'ils soient, & quelque forme qu'ils puissent avoir, doivent être nécessairement dans un état de gêne, de contrainte, de spasme, de crispation qui les force à refuser le passage aux fluides, pour lesquels ils sont destinés; d'où il résulte nécessairement que les liqueurs arrêtées dans leurs cours doivent, par la dissipation de leurs parties les plus ténues, s'épaissir, se condenser, devenir concrétes & solides; & conséquemment fermer, boucher, engorger les tubes capillaires; & c'est de la multiplication de ces petites concrétions, de ces oblitérations

particulieres que naiſſent les grandes obſtructions & ces concrétions qui nous étonnent, quelquefois, par leurs volumes, leurs formes, leur ſituation & leur étendue.

Le nombre des vaiſſeaux étant ainſi conſidérablement diminué, les liqueurs circulent avec d'autant plus de peine, que les obſtacles ſont plus conſidérables & plus multipliés; les humeurs doivent donc dégénérer & acquérir des qualités différentes de celles qui conſtituent la bonne ſanté. Ainſi, lorſque ces maladies ſont anciennes & invétérées, les ſolides & les liquides ſont également viciés; &, dans le traitement, il faut avoir égard, non ſeulement aux divers degrés d'altération des fluides, mais encore à l'état des ſolides, d'où il réſulte qu'on ne doit pas s'attacher uniquement à reſtituer aux ſolides, la ſoupleſſe qu'il ont perdue, à les relacher & à les détendre; mais qu'il faut encore ouvrir les vaiſſeaux fermés, oblitérés, obſtrués; détruire les concrétions lymphatiques, bilieuſes, &c. & rendre, en général, à toutes nos humeurs, autant au moins que la choſe

eſt poſſible, & que l'état des malades le comporte, la fluidité, l'onctuoſité, la douceur, l'aménité & la conſiſtence qui leur eſt naturelle.

J'ai déja fait obſerver que l'expérience nous avoit appris que, dans les affections vaporeuſes, l'eſtomac & les autres viſceres, qui ſervent à la digeſtion, étoient toujours principalement & particuliérement affectés : on doit ſentir que l'altération & la dégénération de nos humeurs, dépendent primitivement du dérangement des organes digeſtifs; car ſi la digeſtion ſe fait mal, le chyle qu'elle fournit, manque des qualités requiſes pour former le ſang, la lymphe, ainſi que les autres liqueurs, & les conſtituer tels qu'ils doivent être, pour la conſervation & l'entretien de la bonne ſanté; ainſi il eſt eſſentiel de fixer principalement ſes regards ſur les vices digeſtifs, afin d'y remédier par les ſecours les plus ſûrs & les moyens les plus puiſſants; & comme, juſqu'à préſent, il n'y a point de remede connu auſſi propre à rétablir les organes de la digeſtion, que les Eaux minérales ferrugineuſes, & que,

dans le nombre de toutes celles que nous connoiſſons, il n'y en a aucune, dont les ſuccès ſoient auſſi conſtants & auſſi aſſurés, pour opérer cette importante révolution, que celles de Chateldon ; il s'enſuit que c'eſt à l'uſage de ce remede qu'il faut principalement s'attacher.

Les organes digeſtifs étant une fois rétablis, les ſucs nourriciers qu'ils fourniront, ayant acquis la conſiſtance & le degré d'aménité qui en conſtituent l'eſſence, ils ſeront plus propres, en ſe travaillant dans les différents couloirs, deſtinés à leur élaboration, à entretenir nos forces, & à reparer les pertes que nous faiſons continuellement, par les voies ouvertes pour toutes les excrétions : alors les ſolides auront plus de conſiſtence, ils réſiſteront mieux aux impulſions étrangeres : l'air, ſes différentes modifications, ne feront plus la même impreſſion ſur le ſyſtême nerveux ; il ne ſera plus, ni ſi ſenſible, ni ſi irritable ; il diminuera de mobilité ; nos perceptions, il eſt vrai, en ſeront moins vives, nos ſenſations agréables en ſeront moins délicieu-

ſes : (1) mais la perte que nous ferons de ce côté, peut-elle entrer en conſidération avec les peines, les douleurs & les ſouffrances que nous éprouvons, lorſque ce ſont des objets déſagréables qui nous affectent, & qui font mouvoir nos reſſorts ſenſitifs ?

Les Eaux de Chateldon, en rétabliſſant les digeſtions, concourent donc, en même temps, à la guériſon des maladies vaporeuſes : on trouve, dans ce remede, le véhicule délayant, relachant, humectant, que M. Pomme regarde comme le ſeul & l'unique moyen propre à rendre, aux nerfs & aux parties membraneuſes, la détente & la ſoupleſſe dont ils ſont privés, & à la perte deſquelles il rapporte tous les phénomenes vaporeux.

Indépendamment de l'avantage qu'ont ces Eaux d'agir comme adouciſſantes, délayantes & humectantes, elles ont

(1) Les vaporeux, des deux ſexes, ſentent plus vivement que les autres hommes ; toutes leurs perceptions agréables ſont plus actives ; ils goûtent même plus délicieuſement les plaiſirs de l'amour ; mais qu'ils paient cher cet avantage par l'intenſité de l'amertume qui accompagne leurs ſouffrances !

encore celui d'être un excellent apéritif & un tonique aſſuré : c'eſt à la préſence du fer, à ſa grande diviſibilité, à ſon mélange avec l'*alkali minéral* & la *magnéſie* qu'elles contiennent, qu'on doit attribuer ces propriétés. Et la ſubſtance *gazeuſe*, ſpiritueuſe, aériforme dont elles ſont ſi abondamment pourvues, n'eſt-elle pas le plus grand & le plus puiſſant des anti-ſpaſmodiques ; le plus propre à calmer les mouvements tumultueux & irréguliers des nerfs, à en arrêter les contractions, à en diminuer les ſpaſmes, les criſpations, & à remédier enfin à ce racorniſſement auquel M. Pomme attribue tous les accidents de l'hyſtérie, & de l'affection hypocondriaque ?

J'ai obſervé, ainſi que preſque tous les auteurs qui ont écrit ſur les maladies vaporeuſes, que ces affections étoient toujours accompagnées ou compliquées avec des embarras dans les viſceres abdominaux ; qu'il y avoit des obſtructions au foie, à la rate, au pancréas ; que l'épiploon, les glandes du méſentere étoient engorgées, & que ces divers accidents étoient plus ou moins conſi-

dérables, ſuivant & relativement à l'ancienneté & à l'intenſité de la maladie.

Quoique les Eaux de Chateldon ſoient un apéritif doux & fort actif, il peut pourtant arriver que ce remede ſoit inſuffiſant, pour enlever les embarras qui ſe ſont formés dans les viſceres du bas ventre, ſur-tout ſi les engorgements ont une certaine étendue, & qu'ils aient acquis beaucoup de conſiſtence par leur ancienneté : on peut alors aſſocier à ces Eaux d'autres apéritifs, des fondants plus actifs : c'eſt à la prudence des Médecins à en faire le choix, & à en diriger l'application : dans ces circonſtances, & dans pluſieurs autres où je ne crois pas les Eaux aſſez actives pour détruire les obſtructions, enlever les engorgements, ouvrir les couloirs, & ramener la vie, dans la partie malade, je leur aſſocie des pillules ſavoneuſes & fondantes, que je fais préparer avec l'extrait de quelques plantes mucilagineuſes & apéritives qui, en ſe prêtant à l'action des Eaux, en reçoivent elles-mêmes des ſecours pour agir avec plus d'efficacité ſur les parties obſtruées & engorgées ; j'ai même obſervé que ces

plantes, cueillies aux environs de Chateldon & dans ſes montagnes, étoient infiniment plus puiſſantes que celles que l'on récolte dans les terres graſſes, fécondes, humides, qui fourniſſent beaucoup de ſucs nourriciers aux ſubſtances végétales; mais de quelque eſpece que ſoient les remedes que l'on jugera à propos d'aſſocier aux Eaux, on doit avoir l'attention de n'en employer aucun qui puiſſe agacer, & irriter le genre nerveux, qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans le traitement de ces maladies.

Indépendamment de ces moyens curatifs, les malades ne ſauroient apporter trop d'attention, pour ſe garantir des dangers & des accidents, auxquels les expoſent les changements ſubits de l'atmoſphere; ils doivent donc être toujours ſuffiſamment vêtus, afin d'entretenir la tranſpiration, autant qu'ils le pourront, dans la même égalité; mais il ne faut pas, pour cela, qu'ils menent une vie ſédentaire & caſaniere; au contraire, l'exercice leur eſt abſolument indiſpenſable; celui du cheval leur convient le mieux, les longues

promenades à pied, & par un temps doux & agréable, leur ſont auſſi très-avantageuſes : le ſoulagement qu'ils éprouveront de l'exercice pris en voiture, ſera proportionnée aux ſecouſſes qu'ils y reſſentiront; ainſi, les voitures qui ont les reſſorts doux & liants, ſont celles qui leur conviennent le moins; & ſi la *décence* le permettoit, je ne connois pas de remede auſſi aſſuré que le cahotement des charettes.

Le régime de la table doit être encore d'une très-grande conſidération pour cette ſorte de malades; les vaporeux doivent donc ſe nourrir d'aliments faciles à digérer; ne jamais ſurcharger leur eſtomac, & attendre la fin d'une digeſtion, avant de commencer un nouveau repas.

On eſt dans l'uſage de leur interdire le café; cependant, lorſque les digeſtions ſont lentes, longues, difficiles & laborieuſes, non ſeulement cette liqueur ne leur eſt pas nuiſible, elle leur eſt, au contraire, très-avantageuſe, pourvu qu'ils en uſent avec modération; je leur permets même quelquefois, à la fin d'un grand repas, un petit doigt de

liqueur, dont ils ſe trouvent bien. On voit que ma méthode n'eſt pas celle de tous les Médecins, mais l'expérience me l'a dictée; j'ai prévenu, d'ailleurs, que j'aimois mieux obſerver que raiſonner.

Il eſt inutile d'avertir ici que les vaporeux doivent ſe livrer à tous les genres de diſſipation qui leur ſont agréables, pourvu, cependant, qu'ils ne commettent pas d'excès dans leurs plaiſirs: ils éviteront, avec ſoin, les ſpectacles douloureux, les aſſemblées triſtes & chagrines, la compagnie des perſonnes qui leur déplaiſent, la ſolitude, la contention d'eſprit; les longues méditations, les contraintes de la gêne établies par l'uſage; enfin, ils doivent ſe conduire, à cet égard, comme des malades auxquels le régime de ceux qui ſe portent bien ne convient pas.

J'ai déja dit pluſieurs fois, & en des termes différents, (1) ce que je répéte

(1) Voyez les Journaux de Médecine, des mois de mai & juin 1756, octobre 1761, août 1763, août & ſeptembre 1765, décembre 1767, février 1768, mars & août 1769; le ſupplément au Journal de Médecine, 1770, &c.

ici; les remedes les plus ſimples ſont toujours les plus ſûrs, dans leurs effets, & les moins dangereux dans leur application. Ce n'eſt pas le Médecin qui guérit, c'eſt la nature, dont il n'eſt que le miniſtre, qui fait uſage de toutes ſes forces pour ſe débarraſſer de l'ennemi qui l'opprime : ſi, par elle-même, elle eſt inſuffiſante pour expulſer cet ennemi, (la maladie) c'eſt alors que le Médecin doit lui prêter ſon ſecours, & ajouter, à ſes forces, celles que les médicaments peuvent lui fournir.

Quelquefois la nature, encore trop vigoureuſe, oppoſe une réſiſtance ſupérieure à l'activité du mal, & ſi on ne modéroit ſes efforts, elle travailleroit elle-même à ſa propre ruine, en ne meſurant pas la proportion qu'il doit y avoir entre le choc & la réſiſtance; c'eſt, ſur-tout, dans ces occaſions que le Médecin ſait faire preuve d'habileté, en enchaînant lui-même la nature, en l'arrêtant dans ſon cours, & en lui oppoſant l'effet des remedes, que nous nommons *évacuants*, *tempérants* : tels ſont, la ſaignée les purgations, &c. Mais qu'on y prenne bien garde! ſi on

abuſe de ces remedes, on cauſe des maux auxquels il eſt bien difficile de remédier.

Dans preſque toutes les maladies *aigues*, dans celles qui s'annoncent ſouvent par les ſymptomes les plus effrayants; une ſimple infuſion, des plantes les plus communes, ſuffit ordinairement pour les conduire à une heureuſe terminaiſon; on n'a, alors, ni récidive à craindre, ni convaleſcence longue & douloureuſe à eſſuyer.

Les maladies que l'on nomme *chroniques*, celles qui durent quelquefois pluſieurs années, exigent, de la part du Médecin, plus d'activité que les premieres: les efforts de la nature ſont preſque toujours inſuffiſants pour la faire ſortir victorieuſe du combat; elle a beſoin de ſecours, mais ils doivent être proportionnés à la force du mal, à ſa qualité, à ſon opiniâtreté & à ſa réſiſtance; & c'eſt encore parmi les végétaux, c'eſt dans l'extrait des plantes dont je peux faire le choix, que je trouve des armes ſuffiſantes pour les combattre. Ces médicaments, joints aux Eaux minérales, ſuffiſent preſque toujours pour

vaincre les maladies les plus rebelles. Il y a plus de trente ans que j'exerce la médecine, & je n'ai été heureux, *je ne dois pas craindre de le dire*, que depuis que je me ſuis mis à obſerver, & que ſans mépriſer les raiſonnements, ils n'ont occupé que la ſeconde place dans ma logique. Celui qui veut trouver la cauſe du mal avant d'y appliquer le remede, ſera preſque toujours un Médecin malheureux, parce qu'elle eſt trop difficile à deviner. Vainement, dira-t-on, que c'eſt aller en tâtonnant, ſe conduire en aveugle, & qu'avant d'attaquer une maladie, on doit connoître ce qui la produit. Je ſais que, malheureuſement pour les malades, cette doctrine n'a encore que trop de partiſants : mais ces grands docteurs, ces raiſonneurs infatigables, peuvent-ils, ainſi que les Médecins qui ſavent obſerver, prononcer ſur l'événement des maladies, & en prédire d'avance l'iſſue heureuſe ou malheureuſe ? *Sydhenam*, l'hipocrate des Anglois, ce grand Médecin qui a été ſurnommé le Médecin *Symptomatique*, ne jugeoit-il pas plus ſûrement d'une maladie par ſes effets, & ne la

combattoit-il pas avec plus de ſuccès, que s'il s'étoit attaché à en rechercher la cauſe, ſur laquelle il eſt ſi aiſé de ſe méprendre? *Hipocrate*, *Baglivi*, *Baillou*, enfin tous les Médecins qui ont emporté nos regrets, & qui ont répandu tant de lumieres dans l'art difficile de guérir, & parmi les modernes, ceux qui l'illuſtrent encore, n'ont-ils pas été ou ne ſont-ils pas tous plutôt des obſervateurs que des Médecins raiſonneurs?

Cette digreſſion m'a entraîné beaucoup plus loin que je ne me l'étois propoſé; cependant, comme elle eſt toute à l'avantage des malades, j'eſpere qu'ils me la pardonneront, en faveur du bien qu'ils peuvent en retirer. Je reviens.

Quoique l'eau de la fontaine du *Seigneur* contienne très-peu de fer, elle en a cependant un peu plus que celle de la fontaine *Madame*; elle eſt auſſi plus ſaline que cette premiere, mais elle contient moins d'acide volatil marin; l'eau de cette ſource pouſſe vivement par les urines, & elle convient particuliérement dans les maladies de l'urétre, dans celles des reins & de la veſſie; elle eſt propre à diviſer les molécules graveleuſes,

veleuſes, & les glaires qui ſe forment dans les viſceres deſtinés à la ſécrétion & à l'excrétion de l'urine ; on peut donc l'employer avec ſuccès dans les coliques néphrétiques, l'iſchurie, la rétention d'urine, & généralement dans toutes les maladies dépendantes du vice des organes, qui ſervent à la ſécrétion de l'urine & de la liqueur ſéminale.

L'*Eau de la Marquiſe*, tant à cauſe de ſes principes ſalins, terreux & ferrugineux, qu'à raiſon du foie de ſouffre qu'elle contient, paroît plus particuliérement convenir aux maladies de poitrine ; extrêmement douce, légere & apéritive, elle eſt propre à ouvrir les véſicules pulmonaires, à les déterger, les lubrifier ; à adoucir l'acrimonie de la lymphe, à en faciliter la circulation ; je dois même faire obſerver ici qu'on doit la découverte de cette fontaine, & de ſes propriétés, au ſecrétaire de madame la marquiſe de Grave, qui, le premier, la reconnut en 1780. (1)

(1) Voyez la XXIII Obſervation du chapitre qui ſuit.

On m'a reproché, plus d'une fois, que je généralisois trop les propriétés des Eaux de Chateldon ; que j'en étendois trop les vertus ; que je leur en attribuois même qui impliquoient contradiction, telles que celles d'être toniques & calmantes, apéritives & rafraîchissantes, &c. Cette objection, qui d'abord pourroit séduire des esprits peu instruits, n'a jamais été faite par des Médecins éclairés : ils savent, aussi bien que moi, que l'action des médicaments est relative à leurs principes constitutifs & à la disposition des organes sur lesquels ils agissent, & que les mêmes remedes pris dans des cas différents opérent des effets différents. Un remede peut tendre les solides, les fortifier en donnant du ton & du ressort aux fibres qui les composent &, dans une autre circonstance, ce même remede peut les détendre & les relacher, en corrigeant les fluides qui tenoient les fibres dans un état de constriction, d'irritation ou de spasme : les Eaux de Chateldon peuvent donc, par leurs parties aqueuses, terreuses, & par le principe vivifiant qui y domine, délayer, fondre, adou-

cir les ſels âcres & irritants, qui, dans certaines conſtitutions maladives, agacent les fibres nerveuſes, & occaſionnent des criſpations, des irritations, des ſpaſmes, comme cela arrive frequemment chez les femmes hyſtériques, vaporeuſes, & chez les hommes hypoconcriaques & mélancoliques. Ces mêmes Eaux agiſſent comme toniques, ainſi que je l'ai déja obſervé, à raiſon du fer qu'elles contiennent, lorſqu'on les emploie dans des maladies qui dépendent de la foibleſſe, du relachement & de l'inertie des ſolides ; & dans des cas différents, elles deviennent apéritives, tant à raiſon de leurs parties ſalines, que de leur principe martial & ſpiritueux. M. de *Sauvages*, que les ſciences ont perdu, cet homme auſſi grand philoſophe que ſavant Médecin, étoit ſi pleinement convaincu que les médicaments n'ont que des propriétés rélatives, qu'il ne craint pas de dire, que *les remedes, par eux-mêmes, ne ſont ni ſalubres ni inſalubres, & que les aliments même ſont quelquefois l'effet des poiſons.*(1)

(1) *Medicamina, per ſe, nec ſalubria ſunt nec*

Ainſi, loin d'avoir trop étendu les propriétés des Eaux minérales de Chateldon, loin d'en avoir exagéré les vertus, il paroît, au contraire, que je les ai circonſcrites dans des bornes trop étroites; & l'expérience nous fait découvrir tous les jours quelques-unes de leurs vertus bienfaiſantes : à ne conſidérer que leurs principes conſtitutifs, on doit ſentir combien ces Eaux doivent être avantageuſes, dans le traitement des maladies, qui dépendent de la *cacochilie* alkaline, vers laquelle nos humeurs ont une ſi grande propenſion; auſſi ſont-elles propres pour prévenir & arrêter la cachexie ſcorbutique, & même pour guérir le *ſcorbut*, (1) par la même raiſon, l'uſage de ces Eaux doit garantir & préſerver de la *ſuette*, des maladies exhantématiques, & de la plu-

---

inſalubria; occaſio & diſpoſitio ægrotantis, cui applicantur, totum diſcrimen facit; ita ut optima in caſu ſolidorum ſtimulatorum marcotica, in caſu torpidorum veneno fiant..... Modus utendi itaque facit ex veneno medicamentum & ex medicamento venenum... de Sauvag. Pathol. Method.

(1) Voyez la XL Obſervation du Chapitre ſuivant.

part de celles qui ſont le produit de la ſabure putride des premieres voies, & de la diſſolution du ſang qui en eſt quelquefois une ſuite ; maladies auxquelles on eſt plus expoſé dans nos provinces maritimes, que dans les autres endroits du royaume ; on voit donc combien l'uſage des Eaux de Chateldon peut devenir avantageux aux marins, pour les préſerver des maladies auxquelles les aliments dont ils ſont obligés de vivre, ſur les vaiſſeaux, & l'air de la mer, les expoſent continuellement.

L'expérience a appris, à preſque toutes les perſonnes qui font uſage des Eaux de Chateldon, qu'elles ſont beaucoup moins expoſées aux fluxions catharales, aux rhumes & aux autres indiſpoſitions qui dépendent de la ſuppreſſion de la tranſpiration & des viciſſitudes de l'air. La raiſon en eſt ſimple & évidente ; ces Eaux, en donnant du ton & du reſſort aux ſolides, doivent augmenter leurs forces, & les rendre conſéquemment plus propres à réſiſter aux impreſſions malfaiſantes qu'elles peuvent éprouver des variations de l'atmoſphere ; & outre la propriété

qu'elles ont de fortifier nos ſolides, elles ont encore celle d'entretenir les fluides dans l'état de fluxilité, de douceur, d'aménité, ſi néceſſaires à leur libre circulation, & de leur procurer cette conſiſtence qui leur donne la force de réſiſter plus long-temps à la dégénération alkaline putride, vers laquelle nos humeurs ont une propenſion ſi conſtante; il eſt ſûr, au moins, qu'elles entretiennent la fraîcheur du teint; qu'elles procurent le ſommeil en tempérant l'âcreté des humeurs; qu'elles donnent de l'embonpoint, & qu'elles ſont propres, par conſéquent, à prolonger nos jours & à éloigner les infirmités de la vieilleſſe; d'ailleurs elles n'aggravent aucune des maladies pour leſquelles on en tente l'uſage. Si *Montagne*, qui comptoit ſi peu ſur les ſecours de la médecine, mais qui ne regardoit pas les Eaux minérales, comme un remede inutile, avoit connu celles de Chateldon, il ſe ſeroit ſans doute exprimé avec plus d'énergie, encore, qu'il ne l'a fait en parlant des Eaux minérales. (1)

(1) J'ai vu, par occaſion de mes voyages,

Depuis que les Chymistes ont fait des recherches sur le fluide *gazeux*, *aérien*, & qu'ils se sont assurés qu'il entroit dans la composition de toutes les Eaux minérales ; que c'étoit même à la présence de ce principe spiritueux, que les Eaux que l'on nommoit autrefois *acidules*, & que l'on appelle aujourd'hui *gazeuses*, *aériennes*, &c. devoient leurs principales propriétés ; ils se sont attachés à imiter ces produits de la nature, se persuadant follement qu'ils pouvoient en composer de la

---

quasi tous les bains fameux de la chrétienté, & depuis quelques années ai commencé à m'en servir ; car en général j'estime le baigner salubre, & crois que nous encourons nos légeres incommodités en notre santé, pour avoir perdu cette coutume, qui étoit généralement observée au temps passé, quasi en toutes les nations, & est encore en plusieurs de se laver le corps tous les jours.... Et quant à leur boisson, la fortune a fait premiérement, qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goût ; secondement, elle est naturelle & simple, qui au moins n'est pas dangereuse, si elle est vaine ; de quoi je prends pour répondant cette infinité de peuples de toutes sortes de complexions qui s'y rassemblent... Essais de Michel de Montagne.

même qualité, & que par ce moyen on pourroit, par la suite, se dispenser de recourir à ces sources salutaires, puisqu'on avoit toujours, sous la main, les moyens d'en préparer de semblables.(1)

---

(1) Il n'y a pas long-temps qu'ayant apperçu chez un célebre Apothicaire de Paris, plusieurs flacons qui avoient pour étiquettes, *Eaux Minérales de Spa;* je lui demandai s'il vendoit de ces Eaux : non seulement, me dit-il, j'en vends, mais encore je les fais moi-même. Comment! Monsieur, vous faites les Eaux de Spa! je demandai à en goûter, & j'avoue avec toute la sincérité dont un honnête homme doit faire profession, que ces eaux ne ressembloient pas plus aux Eaux naturelles de Spa, que l'eau de la mer ressemble à l'eau douce. Qu'on juge, après cela, des effets qu'il faut attendre dans la pratique de la Médecine de ces eaux factices. Les légumes que nous confisons pour l'hiver, sont-ils comparables, par leur goût, à ceux que nous mangeons pendant la saison qui les produit? Comment qualifiéroit-on celui qui nous indiqueroit les moyens d'en préparer d'artificiels? Les *Adeptes*, ces hommes sans jugement, qui ont passé leur vie à la recherche de la *pierre philosophale*, n'ont-ils pas tous été relégués dans la classe, & quelquefois dans la maison *des foux*?

Qu'on dise au Chymiste le plus habile de faire un choux ou une laitue; s'il y réussit, je croirai qu'il peut aussi composer des Eaux minérales. Par l'analyse chymique du choux & de la laitue,

Ces Chymistes, s'ils sont Médecins, n'auroient-ils pas mieux fait de concourir, par leur constance, à observer les effets des Eaux naturelles, pour la guérison des maladies, que de perdre un temps précieux à suivre des procédés qui, quoiqu'ils en puissent dire, seront toujours fort éloignés de ceux dont la nature se sert dans ses opérations; (1) parce que cette mere féconde,

---

on en retire de l'air, de l'eau, du sel & de la terre; c'est aussi ce que nous fournissent les Eaux minérales dans leur analyse : ces différentes substances ne different donc que par la différente maniere dont leurs principes sont combinés.

(1) Que penseroit-on d'un Ministre des finances qui, au lieu de calculer les besoins & les ressources de l'état, de s'occuper des moyens de lever des subsides par les voies les plus douces & les moins onéreuses, d'en faire la dispensation avec la plus grande économie, & pour les besoins les plus urgens, s'amuseroit à fabriquer de l'or artificiel, c'est-à-dire, à faire de la *fausse monnoie*: un tel Ministre ne grossiroit-il pas bientôt le catalogue des Ministres inutils, dangereux & sans talents?

Descendez dans le laboratoire d'un Chymiste de profession, il vous dira, au milieu de ses fourneaux & des creusets dont il est entourré, qu'il a le pouvoir de décomposer tous les corps, d'en séparer les principes, de les réduire à leurs élé-

en nous offrant, en tant d'endroits différents les trésors de ses riches productions, nous a suffisamment avertis qu'elle se réservoit à elle seule son secret, & que nous ferions des efforts aussi inutiles qu'infructueux pour le deviner. C'est donc de leurs sources mêmes, que nous devons tirer les Eaux minérales, lorsqu e

---

ments, & en les réunissant de nouveau, de rétablir ces mêmes corps & de leur rendre leur premiere forme. Plus heureux qu'Archimede, à qui il n'a manqué qu'un point d'appui pour faire mouvoir l'univers, au gré de ses desirs; le Chymiste, avec l'eau, l'air, la terre & le feu qu'il peut manier à sa fantaisie, pénétre dans les secrets les plus cachés de la nature; il en découvre le mystere; il la suit dans toutes ses opérations, & il a la puissance de l'imiter, si parfaitement, qu'on ne distingue plus son ouvrage d'avec celui de cet Artiste merveilleux.

J'ai connu un Chymiste assurément fort instruit & d'une science très-profonde; je l'ai vu, dans une de ses leçons de chymie, se vanter, publiquement, d'avoir trouvé le moyen d'embraser l'univers & de le réduire en cendres: heureusement pour nous, *chetives créatures*, il est mort avec son secret! mais que savons-nous! un autre, peut-être, aussi instruit, mais moins sage, est sur le point de produire cette terrible catastrophe.

nous n'avons pas les moyens de nous rendre ſur les lieux.

Les Eaux de Chateldon ſont, ainſi que toutes les autres Eaux minérales, beaucoup plus actives à leurs ſources que lorſqu'elles en ſont éloignées ; cependant elles ſupportent bien le tranſport, à l'exception néanmoins de l'Eau de la *Marquiſe*, qu'on ne doit boire que ſur les lieux. Par le tranſport, ces Eaux laiſſent précipiter la ſubſtance martiale qu'elles tenoient ſuſpendue à leurs ſources ; ce dépôt, lorſqu'on agite les bouteilles, altere un peu la tranſparence de l'Eau, mais il ne lui donne aucun nouveau goût ; d'ailleurs on a la liberté de le laiſſer au fond des bouteilles, ce qui eſt un nouvel avantage pour les perſonnes qui ont les nerfs ſi ſenſibles, que la moindre parcelle de fer les agace ; événement que je n'ai obſervé que deux fois, ainſi que je l'ai déja dit. Je dois ajouter ici que la ſubſtance martiale eſt en ſi petite quantité dans l'Eau de la fontaine *Madame*, & dans celle de *Saint-Alyre* que, par le plus long repos, ce dépôt eſt à peine ſenſible dans l'Eau de ces deux ſources.

Il convient de boire les Eaux de Chateldon froides ou légérement dégourdies au bain-marie ; froides, elles sont plus salutaires pour les estomacs foibles & paresseux.

On peut user de ces Eaux dans tous les temps de l'année, & s'il est à propos de les chauffer, c'est sur-tout pendant l'hiver, lorsqu'on les prend sans mélange & dans la matinée.

La dose ordinaire est d'une bouteille chaque jour, bue le matin ou aux repas ; mais on peut en prendre une plus grande quantité, ce sont les circonstances & la nature de la maladie qui doivent en déterminer la dose ; seules ou mêlées avec le vin, elles perfectionnent singuliérement la digestion, & c'est surtout dans le cas des mauvaises digestions, & des maladies de l'estomac que j'en conseille l'usage aux repas ; étant mêlées avec les aliments, elles fournissent un chyle plus parfait, mieux travaillé & conséquemment plus propre à réparer nos forces.

Si, après avoir mangé, on ressent des aigreurs, des pesanteurs, des gonflements à l'estomac, un ou deux verres

de ces Eaux, bues après le dîner, font disparoître tous ces accidents : on éprouve alors cette douce satiété qui accompagne toujours les bonnes digestions.

Ces Eaux n'interdisent l'usage d'aucuns des aliments qui ne sont pas contraires à la santé ; on peut, en les prenant, manger toutes sortes de fruits & de légumes; elles s'allient très-bien avec le lait; quelquefois même il est à propos de les mêler avec cette substance alimenteuse, sur-tout lorsque la poitrine est foible, délicate ; qu'il y a de la toux, des crachements de sang & beaucoup d'acrimonie dans les humeurs : dans ces cas on doit préférer l'Eau de la fontaine *Madame* ou celle de *Saint-Alyre* : si on étoit sur les lieux, ce seroit l'Eau de la *Marquise* qu'il faudroit boire. C'est pendant la matinée, seulement, qu'on peut prendre les Eaux ainsi coupées avec le lait; lorsqu'on les prend le matin, il suffit de mettre un quart-d'heure d'intervalle entre chaque gobelet.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de se purger avant de commencer les Eaux de Chateldon, il peut pourtant y avoir

telle circonſtance qui exige l'uſage d'un leger *minoratif* ; on doit alors s'en rapporter à la prudence de ſon Médecin : j'ai vu quelquefois ces Eaux paſſer avec peine, dans les premiers jours, couler enſuite avec la plus grande facilité après une légere purgation : ainſi, à cet égard, je ne ſaurois établir aucune regle générale ; mais je crois devoir prévenir que, ſi on ſe tourmente par de fréquents purgatifs, tandis qu'on boit les Eaux de Chateldon, on ne doit s'attendre à preſqu'aucuns des bons effets qu'elles ont coutume de produire, lorſqu'on les prend avec la ſageſſe, & la prudence qu'il convient d'employer. Sans déſapprouver l'uſage des purgations, je ne crains pas de dire qu'on abuſe trop ſouvent de ce moyen curatif ; ce remede qui réuſſit lorſque l'eſtomac & les inteſtins ſont farcis de crudités, de matieres indigeſtes ; lorſque la bile eſt viſqueuſe, gluante, trop épaiſſe, qu'elle circule avec peine, qu'elle engorge ſes vaiſſeaux ; que la bouche eſt amere, qu'il y a des nauſées, du dégoût, des douleurs de tête, de l'aſſoupiſſement, de

la peſanteur dans les membres ; lorſqu'enfin on éprouve pluſieurs des ſymptomes qui indiquent tant la plétore des vaiſſeaux ſanguins que la plénitude des premieres voies, ſans doute, il eſt ſage alors d'évacuer, par un purgatif, ces humeurs crues, indigeſtes & ſurabondantes qui ſurchargent la machine ; mais on ne doit jamais oublier que les purgatifs agiſſent preſque toujours en irritant, en criſpant l'eſtomac : ils y occaſionnent des ſecouſſes qui le forcent à ſe débarraſſer des matieres qui y ſont contenues ; ils font le même effet ſur les inteſtins, & toujours par l'intermede des nerfs, qui ſont le ſiege de nos ſenſations : ainſi on ne doit recourir à ce remede, que lorſqu'il y a des indications preſſantes qui nous y forcent ; mais ! malheur à ceux qui paſſent la moitié de leur vie ſur leur *chaiſe percée* ; ils ſe préparent des infirmités qui, en augmentant leurs ſouffrances, creuſent leurs tombes & abrégent leurs jours.

J'ai dit que les purgatifs agiſſoient en irritant, en agaçant, en criſpant les ſolides, & par conſéquent en les ten-

dant : la détente & le relachement ſuccédent preſque toujours à cet état de criſpation, à moins que l'érétiſme ne ſubſiſte après la purgation, ce qui eſt un accident très-facheux, & un indice qu'on a été purgé ſans néceſſité ou qu'on l'a été trop vivement : dans les cas de relachement qui ſe manifeſtent par la ſtupeur, l'engourdiſſement des membres, la pareſſe à ſe mouvoir, la propenſion au ſommeil, l'indifférence pour les plaiſirs, la diminution des forces, le dégoût ou l'inappétence pour les aliments ; dans cet état, dis-je, *d'apathie* qui eſt le premier degré de la *cachexie* humide, il n'y a point de remede qui réuſſiſſe auſſi bien que les Eaux de Chateldon, & il convient, ſur-tout, de recourir à ce remede, ſi on veut prévenir les ſuites fâcheuſes de cet état *cachectique*, dans lequel les ſolides & les fluides ſont également viciés.

On eſt déja ſi pleinement convaincu de l'efficacité des Eaux minérales de Chateldon, pour conſerver la ſanté, qu'on en ſert habituellement, à Paris, ſur les tables des perſonnes les plus diſtinguées, par leur naiſſance & par leur

fortune ; ces Eaux, d'ailleurs, mêlées avec le vin ont un goût ſi agréable qu'on les boit avec ſenſualité ; elles peuvent même ſervir à faire connoître ſi un vin eſt naturel ou *frelaté* ; dans ce dernier cas elles en altérent la couleur ; elles changent auſſi celle des vins qui commencent à tourner ; mais en même temps elles les rendent plus potables.

Les effets que produiſent les Eaux de Chateldon ſont plus ou moins prompts, plus ou moins ſenſibles, ſuivant & rélativement à la nature de la maladie, à ſon ancienneté, à la conſtitution du malade, &c. Lorſqu'on en fait uſage pour les maladies de l'eſtomac, on s'apperçoit bientôt de leurs vertus bienfaiſantes ; & ſi tous les malades n'en retirent pas des fruits auſſi conſtants, c'eſt plutôt leur faute que celle du remede. Il y a telle maladie pour laquelle il convient d'en continuer l'uſage pendant cinq, ſix mois & même davantage, tandis qu'un mois ou ſix ſemaines peuvent ſuffire dans une circonſtance différente. Il y a trois ans que madame la marquiſe de *Voyer*, fait uſage des Eaux de Chateldon à ſes repas ; avant cette

époque, ſes digeſtions étoient ſi pénibles, qu'on peut dire qu'elle ne digéroit rien ; cette dame a trouvé cette boiſſon ſi agréable, & ſi avantageuſe à ſon eſtomac, qu'elle la continue par habitude. Pluſieurs autres perſonnes diſtinguées, de la capitale & des provinces, font auſſi, depuis quelques années, un uſage preſqu'habituel de ce remede, qui les garantit de différentes indiſpoſitions auxquelles elles étoient ſujettes.

J'ai dit que les Eaux de Chateldon étoient plus actives à leurs ſources que lorſqu'elles en étoient éloignées; il ſeroit inutile d'obſerver ici que leurs effets y ſont auſſi plus aſſurés & plus prompts : mais il convient de faire connoître la ſaiſon la plus favorable pour ſe rendre à ces fontaines.

Comme le pays eſt montueux, qu'il eſt dominé par les montagnes du Forez & de l'Auvergne ; on y éprouve, durant les équinoxes, des variations aſſez fréquentes dans la conſtitution de l'air. Pendant l'été, ſa température y eſt aſſez conſtante : ainſi la ſaiſon la plus favorable pour prendre les Eaux à Chateldon, s'étend depuis la fin du mois de

mai jusqu'au commencement d'octobre, qui est ordinairement le temps des vendanges, & comme les raisins y sont excellents, j'ai vu plusieurs malades y prolonger leur séjour, pour s'y procurer cette jouissance, qui est sur-tout avantageuse aux vaporeux des deux sexes.





CHAPITRE V.

Obſervations ſur les effets produits par les Eaux minérales de Chateldon.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri... Manil.

QUoique les Eaux de Chateldon ne ſoient connues que depuis quelques années, elles ont cependant déja acquis tant de célébrité, que, ſi je voulois raſſembler toutes les obſervations qu'elles m'ont fournies, j'en ferois un gros volume : mais, afin de ne pas fatiguer les Lecteurs par des répétitions inutiles, j'ai préféré de ne leur en préſenter que quelques-unes des plus intéreſſantes que j'ai choiſies, dans chaque genre de maladie, les plus propres à faire connoître les véritables propriétés des Eaux : on en trouvera même quelques-unes, qui ont déja été publiées

dans d'autres ouvrages ; & ſi on en voit qui ſoient ſeules & iſolées ſur quelques eſpeces de maladies, c'eſt que les cas, pour leſquels ces Eaux ont été employées, ne ſe ſont préſentés qu'une fois, ou bien parce que je n'ai pas été inſtruit de leurs effets.

Si je n'ai pas nommé toutes les perſonnes qui font le ſujet de ces obſervations, c'eſt que je connois les bornes dans leſquelles un Médecin doit ſe renfermer, & je n'ai pris la liberté d'en faire connoître pluſieurs, même des plus diſtinguées, par leur naiſſance & par leurs rangs, que parce que les maladies, dont elles ont été guéries, étoient du nombre de celles qui ſont inhérentes à la conſtitution humaine, & abſolument indépendantes du dérangement des organes, ſoumis à l'empire de la volonté ; de celles enfin dont l'on peut avouer que l'on eſt atteint, ſans rougir : j'ai penſé d'ailleurs que ces noms reſpectables feroient taire la méchanceté & la calomnie, & qu'on ne révoqueroit plus en doute la vérité des faits, qui ſervent à conſtater les propriétés que j''ai attribuées aux Eaux.

PREMIERE OBSERVATION.

Pertes rouges ; ſuppreſſions, irrégularité du flux menſtruel.

Françoiſe Sechaud, de la Paroiſſe de Saint-Clément, en Bourbonnois, étoit déja mere de ſept enfants, lorſqu'elle eut, à l'âge de trente-trois ans, une perte rouge, qui dura huit jours, & pour laquelle elle fut ſaignée ſans néceſſité : quinze jours après, le flux menſtruel parut & ſe régla pendant cinq mois, temps où cette femme devint enceinte pour la huitieme fois : cette groſſeſſe fut aſſez fâcheuſe, ainſi que les deux années qui lui ſuccederent: les regles, pendant cet intervalle, coulerent irréguliérement ; il y avoit quelquefois quinze jours, trois ſemaines de diſtance entre les deux époques, & d'autrefois ſix ſemaines.

Françoiſe Sechaud devint encore enceinte ; la fin de cette neuvieme groſſeſſe fut pénible & fatigante ; cependant la mere allaita ſon enfant ; elle le nourrit pendant vingt mois : après neuf mois de nourriture, le flux menſtruel parut, il coula ſans régula-

rité, fut ſupprimé pendant ſept ſemaines ; cette ſuppreſſion ſe termina par une perte qui dura un mois. Depuis cette époque, la malade voyoit tous les quinze jours ; mais cette révolution, qui étoit fort abondante, ne duroit que vingt-quatre heures ; tantôt le ſang étoit chaud & brûlant ; il cauſoit des cuiſons ; d'autrefois il étoit froid & faiſoit une impreſſion ſemblable à celle qu'opere la glace appliquée ſur le corps.

Tel eſt le détail que me fit de ſa maladie Françoiſe Sechaud, lorſqu'elle vint me conſulter, au commencement de ſeptembre 1778 : elle étoit alors âgée de trente-ſept ans, & elle continuoit à perdre tous les quinze jours, pendant vingt-quatre heures ſeulement, comme je l'ai déja dit, un ſang tantôt brûlant, tantôt glacé : les pertes étoient toujours précédées par des maux de cœur : le teint étoit pâle & plombé ; il n'y avoit plus d'appétit, mais une langueur extrême ; le pouls étoit un peu fiévreux : cette ſituation, qui étoit une ſuite des groſſeſſes nombreuſes & des pertes fréquentes auxquelles la malade avoit

été exposée, indiquoit également la foiblesse du système vasculeux, la débilité des nerfs & la dépravation des fluides, & particuliérement celle du sang.

Les Eaux de Chateldon me parurent propres à rétablir l'ordre dans les mouvements de la nature : leurs principes salins, ferrugineux & gazeux pouvoient remplir les diverses indications qui se présentoient : aussi, par leur usage, que Françoise Sechaud commença, à Chateldon, le 18 septembre, & qu'elle continua pendant tout le mois d'octobre, les solides reprirent-ils le *ton* dont ils étoient privés depuis long-temps, & qui est si nécessaire au libre exercice de leurs fonctions, & les fluides acquirent la consistance dont ils ont besoin pour suivre le cours auquel ils sont destinés, qui, lorsqu'il s'exécute bien, constitue la bonne santé. A cette époque, les évacuations périodiques se rétablirent parfaitement, la couleur tannée du teint fit place au coloris de la nature; l'appétit revint; il ramena les forces & la santé dont cette femme a continué de jouir.

OBSERVATION II.

Suppreſſion du flux menſtruel : fievre.

Gilberte Fradele, de la Paroiſſe du Mayet, âgée de quarante-cinq ans, vint à Chateldon au mois de juin 1781 : cette femme, d'un tempérament bilieux, éprouvoit, depuis dix mois, des chaleurs ſi prodigieuſes, à la région dorſale, qu'elle en comparoit l'effet à l'impreſſion qu'auroit pu lui faire un tiſon ardent, qu'elle auroit eû dans les entrailles; la chaleur du lit aggravoit ſes ſouffrances, & depuis long-temps elle étoit obligée de coucher ſur la paille : ſes regles étoient ſupprimées, & c'eſt vraiſemblablement à cette ſuppreſſion qu'on doit rapporter la cauſe de ſes maux : la malade, qui avoit une grande douleur de tête, manquoit d'appétit : une fievre quarte vint calmer un peu ces accidents, ſans en détruire la cauſe : pluſieurs remedes furent employés ſans ſuccès; la malade les vomiſſoit preſque tous, ainſi que les aliments qu'on lui donnoit.

Je la mis auſſi-tôt à l'uſage des Eaux : au bout de huit jours la fievre ceſſa;

l'appétit se rétablit, la douleur de tête disparut, & les chaleurs ardentes commencerent à se calmer ; quinze jours après, les regles coulerent & mirent fin à la maladie : cette femme se rendit chez elle en bonne santé, après avoir passé un mois à Chateldon, où elle étoit venue par les conseils de M. Picaut, Chirurgien à Ferrieres.

OBSERVATION III.

Pertes rouges : digestions dérangées.

Madame la Comtesse de Chateau-chinon a souvent éprouvé des pertes rouges, qui ont mis, quelquefois, sa vie en danger ; des maladies de langueur & le dérangement des organes digestifs en ont été les suites ordinaires. (1) La santé de cette Dame n'a

(1) Ce qui m'étonne toujours, c'est qu'il y ait encore des Médecins qui ont recours à la saignée, pour remédier à cet état de foiblesse & de relâchement, du systême vasculaire de la matrice : cependant l'expérience & l'observation auroient pu leur faire connoître que la saignée, loin d'arrêter l'hémorragie, ne faisoit au contraire que la prolonger ou en augmenter l'intensité ; & en supposant même que ces pertes puissent dépendre de la dissolution des humeurs,

commencé à être plus ferme & moins chancelante, que depuis qu'elle fait usage des Eaux de Chateldon, qui sont actuellement sa principale boisson

C'est à l'usage du même remede que M. le Comte de Chateauchinon, son époux, attribue son rétablissement d'une maladie assez grave, & dont la convalescence traînoit en longueur.

OBSERVATION IV.

Rhumatisme; vapeurs, fievre.

Une Demoiselle de la Rochelle, âgée de vingt-cinq ans, n'étoit point encore rétablie, au mois de janvier 1782, d'une fievre qui avoit été très-

---

de leur ténuité, de leur acrimonie, de la désunion des globules rouges d'avec la partie séreuse & mucilagineuse, qui sert à les unir & à donner du corps au sang, la saignée, dans l'une & l'autre suppositions, n'est-elle pas constamment un remede plutôt nuisible qu'avantageux? tels sont les abus que les raisonnements mal dirigés perpétuent, pour le malheur de l'espece humaine: on ne voit pas que ces pertes abondantes de sang ne sont presque jamais le produit de la pléthore, mais bien celui de la foiblesse des solides ou de la dépravation des fluides, que les évacuations sanguines ne peuvent qu'augmenter.

répandue, à la Rochelle, pendant les automnes de 1779 & 1780 : cette fievre lui avoit laissé une enflure qui subsistoit autour des articulations ; elle avoit des douleurs de rhumatisme, & éprouvoit, avant & après l'époque des maladies périodiques, des attaques de vapeurs qui duroient trois ou quatre jours. Le sommeil étoit mauvais & interrompu ; il n'y avoit pas d'appétit, & la malade étoit dans un grand état de foiblesse & de maigreur.

Après quinze ou vingt jours de l'usage des Eaux de Chateldon, qu'elle prit au mois de mars 1782, elle commença à en ressentir les bons effets : M. Bouhier, Prêtre de l'Oratoire, & Curé de Notre-Dame de la Rochelle, m'écrivit au mois de juillet suivant, que si les attaques vaporeuses n'avoient pas entiérement cessé, elles avoient considérablement perdu de leur intensité, depuis un mois ; que la malade avoit été beaucoup purgée depuis cette époque ; que le sommeil & l'appétit étoient revenus ; que les urines charioient & formoient un dépôt blanc, très-abondant ; que les mois n'avoient

jamais été interrompus, & que cette Demoiselle continueroit les Eaux jusqu'au temps auquel elle se proposoit de se rendre à Chateldon, pour y perfectionner sa guérison.

OBSERVATION V.

Rhumatisme, maux de nerfs.

M. de Fontenay, Receveur des impositions royales du Bailliage d'Autun, m'écrivit, le 8 juin 1782, que, pendant tout l'hiver, il avoit fait usage, avec le plus grand succès, des Eaux de Chateldon pour des douleurs de tête habituelles, des maux de nerfs & des douleurs vagues de rhumatisme.

OBSERVATION VI.

Vomissements, coliques, &c.

Madame Pelvey, de Caën, âgée d'environ quarante ans, étoit sujette, depuis plusieurs années, à des vomissements habituels : aliments solides ou liquides, elle rendoit tout, presqu'aussitôt après l'avoir pris; elle avoit des coliques violentes & des maux de nerfs continuels : maigre, sans forces & sans appétit, rien n'avoit pu la soulager. Les

Eaux de Chateldon, qu'elle but pendant les mois de mai & juin 1782, firent cesser les vomissements & les autres accidents dont elle se plaignoit.

Observation VII.

Vomissements, dartre.

Mademoiselle du Ponchet, demeurant chez Madame de Chamilly, aux grandes écuries du Roi, âgée d'environ quarante ans, éprouvoit, depuis plusieurs années, des vomissements qui revenoient chaque jour ; une dartre couperosée couvroit une partie du visage & particuliérement le menton, & ajoutoit encore au désagrément de sa situation ; elle paroissoit dépendre de la même cause que les vomissements, je veux dire que cette derniere maladie étoit le produit des sucs mal préparés par les organes de la digestion.

Les Eaux de Chateldon, que l'on conseilla à cette malade, arreterent, dès les premiers jours, les vomissements qui la fatiguoient : les digestions se firent mieux, l'appétit revint, & j'ai lieu de présumer que Mademoiselle du Ponchet est entiérement rétablie,

ne l'ayant plus vue depuis le 17 août 1781, temps auquel elle me fit part elle-même du soulagement que lui avoient procuré les Eaux.

OBSERVATION VIII.

Coliques, constipation.

Une femme de Madame de Caze, âgée de trente-huit ans, étoit sujette, depuis très-long-temps, à des coliques violentes, qui lui causoient des tiraillements, des constrictions à la région de l'estomac; elle manquoit d'appétit, le ventre étoit si pareiseux, qu'elle restoit ordinairement quinze jours, & même plus, sans aller à la garde-robe; d'ailleurs elle étoit fort maigre: Madame de Caze lui fit boire les Eaux de Chateldon en 1781, qui la rétablirent dans l'espace de trois ou quatre mois; lorsque je la vis l'année derniere, elle jouissoit de la meilleure santé.

OBSERVATION IX.

Vomissement: dérangement du flux menstruel.

Madame Mermillod, femme d'un Horloger, rue Saint Louis, près le

Palais, éprouvoit des vomiſſements habituels, qui avoient amené le dégoût, la maigreur, la perte des forces & le dérangement du flux périodique; cette malade étoit dans un état de langueur & de ſouffrance fort inquiétant : les Eaux de Chateldon, qu'elle but l'année derniere à Paris, lui rendirent bientôt la ſanté.

OBSERVATION X.

Dévoiement habituel.

Madame la Comteſſe de la Noue, d'un tempérament bilieux, avoit l'eſtomac dérangé depuis bien des années: ſon ſommeil étoit interrompu, agité, fatigant, elle paſſoit peu de bonnes nuits; toutes ſes digeſtions étoient pénibles & laborieuſes, un dévoiement habituel la tourmentoit & elle manquoit d'appétit; quoique ſon Medécin n'eût pas jugé à propos de lui laiſſer prendre les Eaux de Chateldon, dans le temps où elle ſe propoſoit d'en faire uſage, ſans doute, parce qu'il ne les connoiſſoit pas encore aſſez, cette Dame ne laiſſa pas de les eſſayer, & elle s'en trouva d'abord ſi bien, que,

de ſon propre motif, elle ſe détermina à les continuer; le ſuccès a parfaitement répondu à ſon attente : les voies digeſtives ſe ſont rétablies, le dévoiement a ceſſé, l'appétit eſt revenu, & maintenant cette Dame paroît ſe bien porter.

OBSERVATION XI.

Étouffements, vomiſſements.

La femme d'un nommé Aubert, domeſtique chez M. le Comte de Tréville, chef d'eſcadre des armées navales, étoit expoſée, pendant le travail de la digeſtion, à des étouffements ſi conſidérables, qu'elle excitoit la compaſſion des perſonnes qui étoient témoins de ſes ſouffrances : ſi le vomiſſement ſe joignoit à cet état fâcheux, il abrégeoit ſes douleurs : lorſque je fus conſulté par cette malade, je lui fis connoître qu'elle ne pouvoit attendre du ſoulagement que par un long uſage des Eaux, dépenſe à laquelle ſa fortune ne pouvoit pas ſuffire : cependant, pour la ſatisfaire, je lui en procurai deux bouteilles; ſi je n'étois pas en état d'établir ce fait, on auroit peine

à le croire ; ces deux bouteilles d'Eau opérerent une révolution qui termina les douleurs de cette femme, & j'en douterois encore, si elle n'étoit venu elle-même me confirmer cette vérité, & m'en convaincre par le changement qui s'étoit fait dans sa personne : j'étois alors à Paris, chez Madame la Marquise de Colincourt de Brantes, qui avoit eu l'honnêteté de me donner un logement chez elle : M. le Comte de Tréville logeoit dans la même maison.

Observation XII.

Étouffements, vomissements, vapeurs.

Une fille, âgée de soixante-douze ans, qui avoit toujours vécu à l'Abbaye royale de Cusset, éprouvoit, après ses repas, des gonflements considérables à l'estomac : prête à étouffer, il falloit, pour la secourir, lâcher ses vêtements : l'orage se terminoit par le vomissement de ce qu'elle avoit pris : il y avoit long-temps que cette malade faisoit des remedes sans aucun succès : les Eaux de Chateldon, qu'elle but, pendant l'été de 1779, rendirent bientôt à son estomac le libre exercice

de ſes fonctions, & elle n'éprouva plus les ſymptômes auxquels elle étoit expoſée avant la découverte de ce remede.

OBSERVATION XIII.

Pertes blanches, vapeurs, maigreur, lait repandu.

Madame B....... âgée de trente ans, grande, bienfaite & d'une belle ſtature, mais d'une ſenſibilité extrême, avoit eu deux enfants, qu'elle avoit nourris elle-même. Le plus jeune mourut, pendant qu'elle l'allaitoit encore. Cette Dame fut ſi ſenſible à cette perte, qu'elle fut priſe de convulſions, jointes à la perte de la connoiſſance; le lait ſe ſupprima, les digeſtions furent dérangées, l'appétit ſe perdit, des pertes blanches preſque continuelles vinrent aggraver ſes maux. On recourut aux Medecins, dont la Capitale abonde, & on en changea ſouvent; les ſaignées furent prodiguées, on n'épargna pas les remedes de différents genres; mais le mal, loin de diminuer, ne faiſoit que s'accroitre chaque jour: les Eaux minérales eurent auſſi leur

tour; on en prescrivoit de diverses especes: cependant la malade dépérissoit à vue d'œil; elle étoit déja parvenue au dernier degré de maigreur; une douleur aigue à la partie postérieure de la poitrine, une toux seche & convulsive, de la chaleur à la paume des mains, des rougeurs passageres aux pommettes, un mal-aise universel, des spasmes fréquents, une constipation opiniâtre, &c. tous ces accidents réunis avoient alarmé cette jeune Dame; elle se croyoit pulmonique: continuellement tourmentée de l'idée de la mort, elle la desiroit, dans le temps même qu'elle ne négligeoit aucun des moyens, qu'elle croyoit propres à l'éloigner. On lui parla des Eaux de Chateldon; elle s'y rendit au mois de juillet 1781, moins, disoit-elle, dans l'espérance d'y trouver sa guérison, que la fin de ses souffrances.

La façon honnête avec laquelle cette Dame s'annonça, à son arrivée, étoit bien faite pour lui mériter les soins les plus assidus du Médecin auquel elle confia sa santé: il craignit d'abord que la poitrine ne fût véritablement affectée;

cependant, après un examen réfléchi, il ſe convainquit que les accidents les plus graves n'étoient que le produit d'un ſpaſme preſque continuel.

La malade étoit alors au régime végétal; on lui permettoit quelquefois un peu de volaille froide, & elle n'avoit que de l'Eau pour boiſſon: elle prenoit ſi peu de nourriture, qu'il n'étoit pas étonnant qu'elle eût ſi prodigieuſement maigrie; on peut dire, ſans exagération, qu'elle n'avoit que la peau collée ſur les os. D'abord on lui preſcrivit quelques verres d'Eau de Chateldon à ſes repas; on en augmenta enſuite la doſe, & elle finit par en faire ſa boiſſon ordinaire; bientôt on lui permit d'y mêler du vin, puis elle vécut comme tout le monde: elle reprit l'uſage du café, auquel elle avoit renoncé depuis pluſieurs années.

Le changement qui ſe fit, pendant l'eſpace de deux mois, dans l'état de la malade, étoit ſi ſenſible, qu'elle ſe flattoit alors d'un parfait rétabliſſement: l'appétit étoit très-bon, les digeſtions ſe faiſoient bien, les pertes blanches avoient beaucoup diminuée, les for-

ces revenoient chaque jour, les chairs & la graisse recouvroient déja les os, la crainte de la mort s'étoit enfuite, la gaieté & le desir de vivre en avoient pris la place : mais dans ce monde souvent le bonheur n'est pas de durée. Madame B.... avoit amené avec elle son fils unique, à Chateldon : il faisoit ses délices : les dispositions naturelles de cet enfant annonçoient déja qu'il auroit beaucoup d'esprit & des passions qu'on auroit de la peine à contenir : il fut pris d'une petite vérole, du plus mauvais caractere, qui l'emporta, après quarante jours des plus cruelles souffrances; cet accident, que la prudence hnmaine ne pouvoit ni prévoir ni éviter, fut un coup terrible pour la mere. Tous les maux, auxquels elle avoit été exposée, vinrent l'assaillir de nouveau : spasmes, convulsions, désespoir. chagrin, perte d'appétit, suppression du flux menstruel. augmentation de pertes blanches, tout se réunit pour rappeller les maux passés, & pour les aggraver en quelque façon. Cette Dame partit donc de Chateldon, sans être guérie.

On lui fit encore de nouveaux remedes à Paris, mais ils avoient peu de succès; elle n'avoit cependant pas abandonné les Eaux; après bien des souffrances, on lui conseilla de changer d'air; elle alla à la campagne; elle y a languis long-temps, mais elle vient de me marquer, qu'après avoir éprouvé des douleurs atroces dans les entrailles, elle avoit rendu, par les selles, une quantité prodigieuse de matiere laiteuse, grumelée, semblable à du lait caillé, & que depuis cette époque elle se portoit infiniment mieux, & que les fleurs blanches avoient cessé. Si cette matiere est ainsi que cette Dame le prétend, le lait même qu'on soupçonnoit de s'être épanché depuis sa derniere couche, ne faut-il pas convenir, comme je l'ai déja remarqué, que la nature a des ressources dont il nous est impossible de déterminer la cause?

OBSERVATION XIV.

Pertes blanches & rouges, lait répandu.

Madame de Fradel, de la Paroisse de Saint-Felix, en Bourbonnois, âgée

de trente-deux ans, étoit, depuis plusieurs années, dans un état très-fâcheux. Elle avoit la tête lourde, pesante & douloureuse, & sentoit un bourdonnement continuel dans les oreilles : ses yeux larmoyants, chargés d'humeurs âcres & séreuses, étoient sujets à de fréquentes ophtalmies : elle supportoit avec peine la clarté du jour; l'estomac faisoit mal ses fonctions ; les entrailles étoient tendues, sensibles & douloureuses : des pertes blanches & rouges, qui l'avoient beaucoup maigrie, ajoutoient encore au désagrément de sa situation. On attribuoit à un lait épanché, à la suite de l'une des couches de cette Dame, les accidents auxquels elle étoit exposée. Les purgatifs, les altérants, les apéritifs, un cautere, des vésicatoires, des eaux thermales, &c. tout avoit été sans succès. Au mois de juillet 1779, Madame de Fradel eut recours aux Eaux de Chateldon : après douze jours de leur usage, le corps entier fut couvert de gros boutons, semblables à ceux d'une petite vérole discrete; ils étoient entre-mêlés de grandes plaques croû-

teuſes, qui tomberent bientôt par écailles : les parties extérieures des oreilles fournirent une ſuppuration abondante ; il ſembloit que l'humeur laiteuſe ſe fût emparée de toute la maſſe des liquides : la dépuration fut complette ; bientôt cette jeune Dame ſe vit délivrée des accidents auxquels elle étoit expoſée depuis plus de neuf ans : elle devint enceinte, après l'uſage des Eaux, & elle continue à jouir d'une bonne ſanté.

OBSERVATION XV.

Vapeurs.

Mademoiſelle .... âgée de trente-ſix ans, éprouvoit, depuis pluſieurs années, quelques jours avant l'éruption de ſes regles, des vapeurs qui s'annonçoient par un tournoiement de tête & des ſuffocations : le viſage devenoit rouge ; les yeux étincelloient ; elle pouſſoit de profonds ſoupirs, ils étoient ſuivis d'une abondante éruption de larmes : quelquefois les membres ſe roidiſſoient ; elle perdoit la connoiſſance & l'uſage de la parole. La ſaignée & les bains contribuoient à la

tranquillifer ; mais ils ne prévenoient pas les attaques qui fe renouvelloient, avec plus ou moins d'intenfité, prefque tous les mois. Je lui confeillai les Eaux de Chateldon, qu'elle prit, pendant trois mois, avec le plus grand fuccès. Elle jouit toujours de la meilleure fanté, & elle n'éprouve plus aucun des accidents qui précédoient fes maladies périodiques.

OBSERVATION XVI.

Vapeurs.

Madame Mendouze, marchande Orfévre, rue Gallande, à Paris, étoit expofée, depuis long-temps, à des attaques convulfives, qui revenoient fouvent, & qui faifoient craindre pour fes jours : les forces étoient épuifées; l'eftomac ne faifoit plus de fonctions; l'appétit étoit perdu, & on voyoit cette jeune femme dépérir infenfiblement. La plus terrible de fes attaques avoit été fuivie d'une affection léthargique, qui avoit duré près de trois jours : pendant cette attaque, on l'avoit tranfportée de Paffy, où elle étoit alors, à Paris, fans qu'elle s'en fût

apperçue : c'étoit le déſeſpoir, plutôt que l'eſpérance d'une guériſon, qui avoit déterminé M. Mendouze à faire conduire ſon épouſe à Paris.

Echappée à cet accident terrible, par les ſecours que l'on ſut employer à propos, on chercha les moyens d'en prévenir de ſemblables ; toutes les tentatives qui furent faites dans cette vue, ne donnerent pas de grandes eſpérances ; les attaques convulſives étoient moins violentes que la derniere, mais elles ſe répétoient ſouvent. Les Eaux de Chateldon, précédées de quelques bains, l'ont ſi bien rétablie, qu'elle a toujours continué à jouir de la meilleure ſanté.

OBSERVATION XVII.

Nota. Cette obſervation eſt extraite de la Gazette de Santé, année 1779, n°. 28.

Pertes blanches ſupprimées, complication.

Madame Beaumenu, âgée de quarante-huit ans, avoit, depuis cinq ans, une perte blanche, preſque continuelle, qui avoit ſuccédé immédiatement à l'écoulement périodique : cette perte

fut ſupprimée au commencement de décembre 1778 ; peu de jours après, cette Dame fut attaquée d'une fievre putride vermineuſe, qui mit ſa vie en danger : après un traitement méthodique, les accidents ſe diſſiperent, & la malade ſembloit toucher au moment d'une heureuſe convaleſcence ; mais alors elle fût priſe d'un ptyaliſme (ſalivation) continuel ; ſa ſalive étoit ſi infecte & ſi brûlante, qu'elle craignoit de l'avaler ; elle lui faiſoit éprouver, lorſqu'elle étoit parvenue à l'eſtomac, un ſentiment ſi douloureux, qu'elle le comparoit à un braſier qui lui brûloit les entrailles : elle avoit des mouvements ſpaſmodiques, & faiſoit des efforts pour vomir, qui continuoient juſqu'à ce qu'elle eût rejetté la ſalive qu'elle avoit avalée : le goſier étoit d'une ſi grande ſéchereſſe, qu'elle avoit toujours entre les mains un pot d'eau, dont elle s'humectoit la bouche ; de ſorte que nuit & jour elle ne faiſoit autre choſe que cracher & ſe laver la bouche.

Différents remedes avoient été employés ſans ſuccès, pour tarir la ſource

de ce flux de ſalive, qui, dans l'eſpace de douze jours, avoit ſi fort épuiſé & maigri la malade, qu'il ne paroiſſoit pas qu'on dût conſerver l'eſpoir de la ſauver.

Dans ces circonſtances, on conſeilla les Eaux de Chateldon; c'étoit pendant le froid le plus rigoureux de l'hiver, & les glaces ne permettoient pas d'approcher des fontaines, dont la malade étoit éloignée de quatre ou cinq lieues: on fut d'abord forcé de lui donner de l'Eau de Chateldon, qui étoit en bouteilles depuis trois mois : au bout de quelques jours, on vit diminuer l'écoulement de la ſalive; le goſier parut ſe détendre & perdre de ſa roideur; alors la malade put avaler ſa ſalive, ſans éprouver d'ardeurs brûlantes; la tenſion ſpaſmodique & les vomiſſements ceſſerent : enfin, en cinq ou ſix ſemaines ces Eaux la rétablirent parfaitement; elle reprit de la fraîcheur & un embonpoint, qui ne lui étoient pas ordinaires.

L'auteur de cette obſervation croit y reconnoître une métaſtaſe de l'humeur de fleurs blanches ſur les glandes ſalivaires & à l'œſophage, à raiſon

de la correſpondance qui eſt établie par la nature entre ces parties & les organes de la génération.

OBSERVATION XVIII.

Pâles-couleurs, ſuppreſſion du flux menſtruel.

Une fille de vingt ans, vive & valétudinaire, eut une ſuppreſſion ſuivie de pâles-couleurs; elle perdit les jambes, les forces & l'appetit : ſix ſemaines d'uſage des Eaux firent couler la bile, rendirent les forces & l'appétit; la langueur même, que la malade avoit éprouvée avant la ſuppreſſion, fut remplacée par une ſanté ferme & vigoureuſe.

OBSERVATION XIX.

Pâles-couleurs.

Mademoiſelle Mandon n'étoit pas bien réglée à dix-ſept ans : une fievre lente & les pâles-couleurs la conſommoient inſenſiblement; elle n'avoit point d'appetit; ſes forces ſe perdoient; les digeſtions ſe faiſoient mal; elle avoit à peine pris quelque nourriture, qu'elle ſentoit, à la région de l'eſtomac,

un poids d'autant plus incommode; que cette ſenſation douloureuſe étoit toujours remplacée par le beſoin de prendre de nouveaux aliments, pour leſquels elle n'avoit pourtant aucun goût : à peine ce beſoin étoit-il ſatisfait, qu'elle éprouvoit la même incommodité : je conſeillai les Eaux de Chateldon ; cette jeune malade les prit à leurs ſources ; bientôt les digeſtions ſe rétablirent, l'appétit revint, le teint s'anima ; les évacuations périodiques ſe réglerent, la fievre & les pâles-couleurs ne tarderent pas à ſe diſſiper, & elle a continué depuis à jouir de la meilleure ſanté.

OBSERVATION XX.

Rhume.

M..... âgé de trente-trois ans, qui avoit beaucoup aimé les femmes, & qui les avoit aimées ſans choix, étoit atteint, depuis long-temps, d'une toux ſeche qui le fatiguoit beaucoup : les remedes incraſſants, mucilagineux ; les tiſanes pectorales, les bouillons de veau, de tortue, &c. rien n'avoit pu changer ſon état : les Eaux de Chatel-

don, coupées avec le lait, lui rendirent la ſanté.

OBSERVATION XXI.

Foibleſſe de poitrine, dartre.

M. Madoré, Curé de Saint-Chriſtophe, de Vatan en Berry, d'une conſtitution foible & maladive, avoit la poitrine mauvaiſe & le viſage couvert de dartres vives: il m'écrivit, au mois de juillet 1782, que les Eaux de Chateldon, qu'il avoit priſes, d'abord mêlées avec le lait & enſuite ſeules, avoient réparé ſa poitrine; que ſes dartres étoient preſqu'entiérement diſſipées, & qu'il eſpéroit qu'en continuant ce remede, il en obtiendroit bientôt ſa guériſon.

OBSERVATION XXII.

Rhume: extinction de voix.

Madame la Marquiſe de Colincourt, de Brantes, qui a fait deux fois le voyage de Chateldon, ſe guérit, à Montpellier en 1781, d'un rhume conſidérable & d'une extinction de voix, par l'uſage de ces Eaux, coupées avec du lait.

OBSERVATION XXIII.

Pulmonie.

Lorsque Madame la Marquise de Grave fit en 1780 le voyage de Chateldon, pour y boire les Eaux, que des circonstances fâcheuses lui empêcherent de prendre, elle y conduisit un de ses domestiques, âgé de trente-deux ans, dont la poitrine étoit dans le plus mauvais état : il y avoit déja long-temps qu'on le traitoit à Paris, & qu'on le regardoit comme pulmonique ; mais il ne paroissoit pas que les remedes eussent opéré aucun changement avantageux : il avoit une toux habituelle, des sueurs nocturnes, une insomnie opiniâtre ; des chaleurs aux paumes des mains, à la plante des pieds, à la poitrine : une douleur assez vive à la partie moyenne de la colomne vertébrale : ses crachats étoient sanieux, épais, purulents ; il étoit maigre & dépérissoit à vue d'œil : après ses repas, les pomettes devenoient rouges & bien colorées ; il éprouvoit enfin presque tous les symptômes, qui servent à caractériser la pulmonie déja

confirmée ; le pouls d'ailleurs étoit continuellement fiévreux.

Peu de jours après son arrivée à Chateldon, le Secrétaire de Madame la Marquise de Grave me dit qu'en se promenant dans la montagne, il y avoit découvert une source d'Eau minérale, dont le goût étoit différent de celui de l'Eau des autres fontaines : j'allai voir cette source, qui étoit cachée sous des broussailles : l'Eau en est très-claire, je lui trouvai le goût & l'odeur du foie de soufre, que je n'avois encore remarqués à l'Eau d'aucune des autres sources.

Le malade, dont je viens de parler, me demanda alors s'il pouvoit faire usage de cette Eau : sur l'assurance que je lui donnai qu'elle ne lui fairoit aucun mal, il voulut en tenter l'usage : il en prit à tous ses repas, soir & matin il la coupoit avec du lait : bientôt il en éprouva de bons effets : la toux se calma, les crachats changerent de nature, le sommeil revint, les chaleurs se dissiperent, l'embonpoint succéda à la maigreur ; ce malade partit de Chateldon au commencement d'octobre,

jouissant d'une bonne santé : il avoit fait usage des Eaux pendant deux mois, & c'est à cette époque que cette fontaine fut appellée *la Marquise*.

OBSERVATION XXIV.

Maladie de poitrine.

Madame de B.... avoit eu des chagrins. Sa situation étoit des plus fâcheuses : une toux continuelle, jointe à des crachats purulents, à la perte de l'appétit, à une grande maigreur, &c. faisoit soupçonner une vomique ou une suppuration au poumon. M. Richard, Conseiller d'État, ancien premier Médecin des Armées du Roi & des Hôpitaux Militaires, l'ami & le Médecin de cette Dame, faisoit usage, depuis quelque temps, des Eaux de Chateldon pour une maladie dont il savoit bien qu'il ne pouvoit pas guérir, mais dont il cherchoit à diminuer les accidents ; M. Richard, dis-je, pensa que ces Eaux pouvoient convenir à son amie : je lui en procurai, & cette Dame les a prises avec tant de succès, que, lorsque je la vis en 1782 chez son Médecin, je ne l'aurois

jamais reconnue, ſi elle ne m'eût dit elle-même que c'étoit aux Eaux de Chateldon qu'elle devoit la ſanté dont elle jouiſſoit alors.

Observation XXV.

Maladie très-compliquée.

Madame de S.... âgée de cinquante-deux ans, avoit eu des pertes blanches qui avoient coulé long-temps : depuis deux ans, elle ne voyoit plus en rouge : des chagrins domeſtiques, cauſés par un dérangement conſidérable dans ſa fortune, firent une impreſſion ſi vive ſur ſon ame ſenſible, que tout le ſyſtême nerveux en fut ſinguliérement affecté : delà, divers accidents qui en impoſerent aux Médecins.

Il y avoit ſpaſme & conſtriction dans tous les vaiſſeaux ſanguins ; le pouls étoit convulſif, intermittent, concentré ; il battoit avec tant de célérité, qu'il étoit très-difficile de diſtinguer les pulſations, les unes des autres ; la malade étoit fort oppreſſée ; elle éprouvoit une toux fréquente & convulſive ; ſes crachats étoient ſanguinolents, purulents, terreux ; il y avoit inſomnie,

douleur de tête, vomiſſements, enflure aux extrêmités, épanchement dans le bas ventre; foibleſſe, défaillances; le teint étoit jaune; on ſoupçonnoit des obſtructions au foie; les urines couloient difficilement & avec douleur; on regardoit enfin cette malade comme étant abſolument incurable, & c'eſt peut-être par cette raiſon que je fus conſulté; car elle avoit la plus grande confiance en ſon Médecin, qui la méritoit à toutes ſortes d'égards.

La famille de cette Dame deſiroit ardemment qu'on lui fît eſſayer les Eaux de Chateldon, & c'étoit mon avis que l'on vouloit avoir, avant de ſe déterminer: on doit ſentir, d'après l'expoſé que je viens de faire, que mon pronoſtic ne pouvoit pas être conſolant: je me contentai de dire que l'état de la malade me paroiſſoit ſi déplorable, que je doutois que la médecine pût lui offrir des ſecours propres à la guérir; j'aſſurai ſeulement que les Eaux de Chateldon n'aggraveroient pas la ſomme de ſes maux, pourvu qu'on les lui fît prendre à petites doſes & avec précaution. On en fit donc l'eſſai, & ce

que j'ai encore peine à concevoir, c'eſt qu'après trois jours de l'uſage de ce remede, on vit diſparoître la plupart des accidents; la toux ceſſa preſqu'entiérement; le pouls ſe développa, ſes pulſations devinrent diſtinctes, régulieres & aſſez élevées; le ſommeil ſe rétablit; les urines coulerent abondamment; les crachats reprirent leur conſiſtance ordinaire; l'appétit revint, & au bout de huit jours cette Dame parut entrer en convaleſcence: je compris alors que cet état, qui avoit paru ſi effrayant, étoit le produit d'un ſpaſme univerſel.

C'eſt M. Dartis, Procureur au Parlement, & ami de Madame de S.... qui détermina la famille à tenter la fortune des Eaux.

OBSERVATION XXVI.

Ulceres à la matrice.

Il eſt conſtaté par pluſieurs obſervations, dont je laiſſe aux Médecins le ſoin de faire eux-mêmes le détail, que les Eaux de Chateldon dégorgent la matrice, & qu'elles la débarraſſent des humeurs ſurabondantes, âcres, irritantes

& corrosives qui y occasionnent souvent des inflammations, des ulceres, des cancers, des tumeurs skirreuses, &c. MM. Majault, Médecin distingué de la Faculté de Paris, & Munier, Médecin de l'Hôtel royal des Invalides, savent l'un & l'autre qu'une de leurs malades a été guérie, par le secours des Eaux de Chateldon, d'un ulcere à la matrice, qu'ils regardoient presque comme incurable.

OBSERVATION XXVII.

Hémorroïdes.

Un homme de quarante ans, qui s'étoit sur-tout livré aux plaisirs de la bonne chere & du vin, avoit, depuis quelques années, des hémorroïdes qui fluoient rarement : il ne rendoit même que quelques gouttes de sang; mais il souffroit des douleurs cruelles toutes les fois qu'il alloit à la garde-robe : les bains domestiques & un régime adoucissant, continués long-temps, n'avoient opéré presqu'aucun changement dans son état : deux mois d'usage des Eaux de Chateldon l'ont radicalement guéri.

OBSERVATION XXVIII.

Incontinence d'urine.

Un jeune homme qui avoit vécu dans les plaiſirs, & qui s'y étoit livré ſans précaution, éprouvoit, depuis long-temps, une incontinence d'urine, contre laquelle on avoit employé inutilement les aſtringents, les toniques, les bains, &c. les Eaux de Chateldon, qu'il prit pendant ſept ſemaines, le guérirent parfaitement.

OBSERVATION XXIX.

Virus découvert.

M..... âgé de trente-huit ans, d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, eut, à l'âge de vingt-un ans, quelques jours après un commerce impur, une légere inflammation au prépuce & ſur le gland : les urines, en coulant, lui faiſoient éprouver un ſentiment douloureux : le Chirurgien, auquel il eut recours, après l'avoir ſaigné & purgé, lui fit prendre des bols qui diſſiperent l'inflammation.

Environ dix-huit mois après, ce malade, ſans avoir vu d'autres femmes,

ſentit de légeres douleurs dans le canal de l'uretre, il en éprouvoit auſſi quelquefois au bas des lombes, & on voyoit de petits boutons rouges ſur le gland. On lui fit boire de la tiſane; il fut purgé & il prit douze ou quinze grains de ſublimé diſſout dans une pinte de liqueur; on toucha les boutons du gland avec la pierre de vitriol, & il uſa, pendant quelque temps, des bougies de M. Daran. Ce traitement laiſſa ſubſiſter le ſentiment douloureux dans un point du canal de l'uretre, ainſi que la douleur des lombes.

Depuis l'époque de l'inflammation au gland & du traitement, fait par le Chirurgien, la ſecrétion de l'humeur ſéminale diminua très-ſenſiblement de quantité; elle devint plus épaiſſe, & elle ne fit plus éprouver la ſenſation qu'elle a coutume de procurer.

M.... ſe maria en 1770: les cinq premieres années du mariage furent ſtériles: il eut enſuite deux enfants: depuis la derniere couche de la femme, qui datoit de trois ans, le mari s'apperçut d'un écoulement d'humeur mucilagineuſe & blanchâtre, qui tachoit

ſon linge, & d'une rougeur ſur le gland, qui augmentoit, lorſqu'il faiſoit quelques excès, & ſur-tout quand il buvoit des liqueurs.

Ces accidents, auxquels le malade étoit habitué, ne l'inquiétoient plus, parce que ſa femme ne s'étoit jamais plainte de rien.

Cette Dame, qui eſt vive, ſanguine, haute en couleurs, graſſe & replette, avoit éprouvé, pendant les grandes chaleurs des étés, lorſqu'elle faiſoit de longues promenades à pied, un ſentiment de chaleur aux grandes levres, accompagné d'ardeurs d'urine; mais le repos & une onction faite avec l'huile d'olives, diſſipoient ces ſymptômes.

Il y avoit quelque temps que cette Dame buvoit les Eaux de Chateldon, qu'elle reprenoit, pour la troiſieme fois, dans l'intention de ſe rafraîchir, & à chaque fois, après vingt ou vingt-cinq jours de leur uſage, elle s'étoit apperçue d'un écoulement qu'elle avoit pris pour des fleurs blanches; cependant, comme ſes urines étoient cuiſantes, & que les parties extérieures de la génération étoient douloureuſes, ſur-

tout lorſqu'elle marchoit, elle avoit quitté l'uſage de ce remede, auquel elle attribuoit ſon indiſpoſition; & en ceſſant les Eaux, ces accidents diſparoiſſoient.

On conſeilla l'uſage des mêmes Eaux à M.... dont l'état étoit tel qu'on l'a vu ci-deſſus : bientôt l'écoulement, l'ardeur des urines & l'inflammation du gland augmenterent, & ce fut alors qu'on conjectura avec raiſon que les deux époux étoient atteints du virus vénérien, & qu'il convenoit de les traiter méthodiquement, ainſi que leurs enfants, qui ne jouiſſoient pas d'une bonne ſanté. On leur fit des remedes qui ont rendu la ſanté à toute cette famille : les deux époux & leurs enfants ont enſuite bu les Eaux de Chateldon à diverſes repriſes, ſans avoir éprouvé aucun ſymptôme vérolique.

Nota. Cette obſervation eſt extraite d'un Mémoire à conſulter, inſéré dans la Gazette de Santé, année 1780, nº. 35. Je crois devoir ajouter que je connois les perſonnes qui ſont le ſujet de cette obſervation intéreſſante, & que j'ai dirigé le traitement qui les a

délivrées d'un virus qui s'étoit répandu sur toute la famille.

Il paroît évidemment, par cette observation, que les Eaux minérales de Chateldon ont la propriété de faire connoître l'existence du virus vérolique, lorsque les symptômes, qui servent à le manifester, sont encore équivoques.

Observation XXX.

Coliques, surdité, &c.

Le Pere Barthelemy, aujourd'dhui seul Religieux du Couvent des Cordeliers de Chateldon, éprouvoit depuis trois ans, temps auquel il étoit Prieur de la Celette, une grande douleur de tête, des coliques habituelles & une surdité presque complette. M. Duvernin, célebre Médecin de Clermont-Ferrand, jugea, avec raison, que ces divers accidents reconnoissoient la même cause qu'il soupçonna exister dans les premieres voies : il crut en conséquence que les Eaux de Chateldon étoient le remede le plus assuré pour détruire ce vice, dont le germe résidoit dans les organes digestifs ; & en effet, ce Religieux eût à peine pris les Eaux pendant quinze

jours, que ſes oreilles s'ouvrirent à la perception des ſons : les coliques & la douleur de tête ſe diſſiperent également. C'eſt ſans doute à cet événement qu'on doit attribuer la réſidence du Pere Barthelemy à Chateldon, où il boit les Eaux réguliérement chaque année.

OBSERVATION XXXI.

Fluxion ſur les yeux.

M. Brice, Lieutenant Criminel au Châtelet, d'une complexion ſanguine & très-pléthorique, avoit en 1781 une fluxion conſidérable ſur les yeux. Par les Eaux de Chateldon, dont on lui conſeilla l'uſage, non ſeulement il vit diſparoître ſa fluxion, mais ſon eſtomac, qui faiſoit fort mal ſes fonctions, ſe trouva parfaitement rétabli, circonſtance dont ce Magiſtrat m'inſtruiſit lui-même.

OBSERVATION XXXII.

Ophtalmie grave.

M. Gonthier, âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, étoit attaqué depuis deux ans d'une ophtalmie très-grave : les

deux yeux étoient rouges & enflammés; il ſuintoit, des angles des paupieres qui étoient renverſées, une humeur ichoreuſe très-corroſive, qui avoit excorié les parties de la face ſur leſquelles elle couloit : le nez & les levres étoient rouges & tuméfiés : une pellicule terne, opaque & épaiſſe recouvroit les cryſtallins : quoique le paſſage de la lumiere fût intercepté, la clarté faiſoit pourtant une impreſſion douloureuſe ſur les organes de la vue de ce malade.

On avoit eſſayé différents remedes pour guérir ce jeune homme, qui étoit intéreſſant & par lui-même & par ſa triſte ſituation : des bouillons dépuratifs, rafraîchiſſants, le petit-lait, les bains domeſtiques, l'extrait de cigue, des bols mercuriels, des purgatifs, &c. tout abſolument avoit été ſans aucune apparence de ſuccès : l'uſage des Eaux de Chateldon, continué pendant plus d'un an, & aidé d'un cautere qu'on lui ouvrit, l'ont ſi parfaitement rétabli, qu'il ne lui reſte pas aujourd'hui la moindre trace d'un levain délétere & preſqu'indeſtructible, que les Méde-

cins avoient regardé comme la cauſe de cette maladie opiniâtre.

Observation XXXIII.

Ophtalmie. Flux périodique dérangé.

Marie Carton, de la Paroiſſe du Mayet, âgée de vingt ans, portoit depuis quatre ans une ophtalmie qui occupoit les deux yeux ; les paupieres étoient tuméfiées, gorgées, renverſées: elle manquoit d'appétit ; les regles étoient dérangées & la tête douloureuſe : elle fut guérie de tous ſes maux, par les Eaux qu'elle prit à Chateldon, au mois de juin 1781.

Observation XXXIV.

Ophtalmie, tintement d'oreilles.

Madame Féturel, Religieuſe de la Communauté de Chateldon, âgée de ſoixante-dix-ſept ans, graſſe, replette, haute en couleurs, éprouvoit, depuis pluſieurs années, un bourdonnement continuel dans les oreilles, & elle ſouffroit d'une douleur de tête ſi conſidérable, qu'elle en avoit perdu le ſommeil : depuis quatre ou cinq ans ſes yeux étoient rouges, enflammés

tuméfiés ; ils ſuppuroient continuellement, & ils étoient d'une ſi grande ſenſibilité, que cette fille étoit vivement affectée de la clarté du jour.

La ſaignée, les bains, le petit-lait, les purgatifs, les bouillons dépuratifs, rafraîchiſſants, pluſieurs véſicatoires, appliqués ſucceſſivement à la nuque entre les épaules, le régime le plus exact, rien n'avoit changé l'état de la malade : elle recourut aux Eaux de Chateldon : après huit jours de leur uſage, le cou, le viſage, la partie chevelue de la tête, furent couverts de groſſes puſtules qui fournirent, pendant plus de quinze jours, une quantité prodigieuſe de matiere ichoreuſe & purulente : bientôt l'humeur diminua de quantité ; l'enflure & l'inflammation, qui avoient accompagné l'écoulement, ſe diſſiperent inſenſiblement ; l'ophtalmie diſparut, & au bout de ſix ſemaines cette Dame ſe trouva guérie de la douleur de tête, de la ſurdité & de tous les maux qui la tourmentoient depuis ſi long-temps : elle jouit encore d'une fort bonne ſanté.

OBSERVATION XXXV.

Dartre farineuſe.

M. Dumas, âgé de trente-ſix ans, avoit, depuis pluſieurs années, le corps & particuliérement le viſage couverts de dartres farineuſes : il n'avoit éprouvé aucun ſoulagement des remedes dont il avoit fait uſage : les Eaux de Chateldon, qu'il prit en 1777 pendant quelques mois, le guérirent parfaitement.

OBSERVATION XXXVI.

Dartres vives.

M.... d'une conſtitution vive & ardente, avoit eu pluſieurs de ces maladies auxquelles on eſt expoſé, lorſqu'on aime trop les femmes, & qu'on s'y livre ſans précaution & ſans ménagement : il portoit depuis long-temps ſur le viſage une dartre rebelle ; il en avoit quelques autres, d'une qualité encore plus mauvaiſe, à différentes parties du corps : on lui avoit preſcrit divers remedes, preſque tous tirés de la claſſe des mercuriaux, parce qu'on les croyoit dépendantes d'un virus qui

cede à l'ufage de ces remedes : mais ils ne produifirent aucun effet avantageux. Ce malade n'a été guéri que par les bains, le petit-lait & l'ufage des Eaux de Chateldon, continué longtemps.

OBSERVATION XXXVII.

Dartres, furoncles.

M. Roux, cuifinier de M. le Comte de Bourbon-Buffet, âgé de quarante-fept ans, avoit le vifage couvert de dartres vives ; fes yeux étoient rouges, enflammés, larmoyants : une humeur âcre & ichoreufe fuintoit du milieu de plufieurs furoncles répandus fur l'habitude du corps ; il fentoit dans les entrailles une chaleur infupportable & des démangeaifons à la peau.

Il eft aifé de voir, par le fimple expofé de cette maladie & par l'état du malade, qui en eft le fujet, que le fang defféché par la chaleur des fourneaux, au lieu de fournir une lymphe douce & onctueufe, ne laiffoit plus échapper qu'une férofité âcre & corrofive, dont la nature cherchoit à fe débarraffer par les émunctoires de la

peau; que cette humeur cautérisoit, en quelque façon, les houppes nerveuses qui sont répandues sur le tissu réticulaire, & qu'elle y causoit des inflammations locales qui constituoient les furoncles.

Les Eaux de Chateldon, qui sont fondantes, rafraîchissantes & délayantes, que le malade prit à Busset en 1779, lui rendirent bientôt sa premiere santé.

Observation XXXVIII.

Glandes scrophuleuses.

La femme de Jean Rivet, maçon à Chateldon, âgée de quarante ans, portoit, depuis long-temps, des glandes scrophuleuses autour du cou; il y en avoit plusieurs qui étoient inflammatoires: elle éprouvoit dans les bras des douleurs continuelles; ses mains étoient engourdies; elle ne pouvoit pas fléchir les doigts: cette femme étoit seche, maigre & elle manquoit d'appétit. Sa situation étoit d'autant plus fâcheuse, qu'elle n'avoit pas les moyens de se procurer les médicaments dont elle avoit besoin. L'Eau de Chateldon qu'elle

avoit ſous la main, & qu'elle prit de ſon propre motif au mois de mai 1779, occaſionna une fonte d'humeurs ſi abondante & une détente ſi conſidérable dans les ſolides, qu'elle fut purgée, pendant douze jours conſécutifs, par l'Eau des vignes. La douleur des bras, l'engourdiſſement des mains ſe diſſiperent également : l'appétit ſe rétablit, les glandes ſe fondirent ; il ne lui en reſta qu'une ſeule, qui céda, la ſaiſon ſuivante, à l'uſage du même remede.

OBSERVATION XXXIX.

Éruption véſiculaire.

Une payſanne de Chateldon, âgée de ſoixante-dix ans, étoit couverte de gros boutons rouges, qui fourniſſoient une séroſité âcre & mordicante; ils étoient entre-mêlés, depuis environ dix mois, de groſſes veſſies, pleines d'eau rouſſeâtre, qui ſe ſuccédoient les unes aux autres, & qui, en ſe deſſéchant, laiſſoient ſur la peau des taches rouges, ſemblables à celles d'une brûlure. La malade éprouvoit, après la deſſication des premieres veſſies, une chaleur brûlante dans les entrailles :

ce ſentiment douloureux ſubſiſtoit juſqu'à ce qu'il ſe fût fait une nouvelle éruption de véſicules : c'étoit alors une démangeaiſon prodigieuſe à la peau.

Le caractere & la nature de cette maladie annoncent aſſez le degré d'acrimonie, auquel les humeurs étoient parvenues; cependant deux mois d'uſage des Eaux de Chateldon rendirent à cette femme une ſanté dont elle ne devoit guere ſe flatter à ſon âge.

OBSERVATION XL.

Scorbut.

Une fille de Thiers, Marie Lacroix, âgée de trente-quatre ans, éprouvoit, depuis douze ou quinze mois, des douleurs atroces dans les machoires; ces douleurs ſe propageoient juſqu'au fond du conduit auditif & de l'orbite de l'œil du côté droit : quelquefois la douleur étoit ſi vive à l'œil, qu'il ſe formoit à ſon angle interne une tumeur éréſipelateuſe, qui ſe diſſipoit avec la rémiſſion de la douleur : les dents étoient vacillantes ; les gencives gorgées, violettes, ſaigneuſes ; l'haleine puante : la poitrine, les bras, les cuiſſes & les

jambes étoient couverts de grandes taches rougeâtres, violettes : l'estomac étoit boursouflé, tendu & douloureux, les digestions difficiles & fatigantes : la malade manquoit d'appétit ; ses forces se perdoient ; son sommeil étoit inquiet & interrompu par les douleurs qui augmentoient pendant la nuit, &c.

Il n'étoit pas possible de méconnoître, à la vue des différents symptômes dont je viens de faire l'énumération, une affection scorbutique : aussi avoit-on prescrit à la malade des bouillons, des apozemes, des tisanes anti-scorbutiques qui n'avoient eu aucun succès.

M. Geneti, Médecin, qui jouit à Thiers d'une réputation qui lui est justement acquise, connoissoit les propriétés qu'ont les Eaux de Chateldon, pour corriger la disposition acrimonieuse des humeurs, dépouiller le sang des molécules âcres qui altérent sa constitution, rétablir les forces digestives, & pour calmer les spasmes & les irritations nerveuses, qui, dans le cas présent, étoient le produit de la dissolution de la partie rouge du sang & de la décomposition de la lymphe : ce

Médecin, dis-je, envoya Marie Lacroix à Chateldon, & il l'assura qu'elle y trouveroit sa guérison.

C'est au commencement du mois d'août 1782 que cette malade se rendit à ces sources : les Eaux passerent d'abord difficilement ; elles pesoient sur l'estomac qui ne se détendoit pas : la constipation étoit opiniâtre, les urines couloient avec peine ; cette fille vouloit quitter l'usage d'un remede qu'on lui avoit assuré devoir opérer sa guérison, parce que ses premiers effets ne répondoient pas à son attente : cependant je l'encourageai & je la déterminai à persévérer dans ses premiers projets : je lui prescrivis un minoratif, dont la base étoit une forte décoction de tamarins ; cette purgation procura une évacuation bilieuse assez abondante : alors les Eaux passerent beaucoup mieux ; chaque jour on en augmentoit la dose ; on la porta à quatre bouteilles, prises le matin ou aux repas : bientôt la malade s'apperçut des changements qui se faisoient dans son état ; les taches de la peau, la puanteur de la bouche, la couleur des gencives,

la vacillation des dents, les douleurs dans les membres, la tenſion de l'eſtomac, &c. tous ces accidents diſparurent ſucceſſivement, & au bout de ſix ſemaines Marie Lacroix partit de Chateldon parfaitement rétablie.

Cette obſervation ne ſemble-t-elle pas indiquer les ſecours que l'on pourra tirer des Eaux de Chateldon, pour la guériſon des maladies ſcorbutiques, & même pour en préſerver ? Ne ſuffit-il pas de conſidérer les principes conſtitutifs de ces Eaux, pour ſe convaincre qu'elles doivent être un excellent remede contre le ſcorbut ? L'acide gazeux qu'elles contiennent en ſi grande abondance, ne doit-il pas être le meilleur & le plus puiſſant des anti-ſceptiques ? Intimément mêlé avec l'eau & avec le fer, qu'il tient en diſſolution, il pénetre à travers les ſolides auxquels il donne du reſſort ; & en rétabliſſant leurs forces vibratiles, il leur facilite les moyens d'expulſer les molécules âcres & putrides qui infectent la maſſe des fluides, & qui produiſent les taches, les ulceres, l'excoriation des gencives, l'ébranlement des dents, les douleurs

&

& les différents ſymptômes qui caractériſent cette maladie.

Je ne ſais s'il n'y a pas beaucoup d'analogie entre les cauſes du ſcorbut & celles qui produiſent la *miliaire*, la *ſuette* & pluſieurs autres maladies, qui ſont preſque toujours une ſuite de la décompoſition des humeurs.

Ces cauſes, productrices du ſcorbut, agiſſent plus lentement que celles auxquelles on attribue la miliaire & la ſuette ; c'eſt ſur-tout la partie rouge du ſang qu'elles altérent dans le ſcorbut, tandis que c'eſt d'abord la lymphe & l'humeur ſéreuſe qu'elles décompoſent dans la miliaire & dans la ſuette ; & dans tous ces cas, il paroît que les Eaux de Chateldon doivent être un préſervatif aſſuré contre ces germes deſtructeurs, ſi répandus dans les Provinces Maritimes du Royaume. (1)

(1) La nature de cet ouvrage ne me permet pas d'entrer dans de longues diſcuſſions, pour établir une théorie dont les Praticiens peuvent ſentir la vérité : d'ailleurs, je l'ai déja dit, en Médecine, il eſt plus avantageux de ſavoir bien obſerver que de chercher les cauſes de tous les effets, ſur leſquelles il eſt ſi aiſé de ſe méprendre ;

OBSERVATION XLI.

Maladie lépreuse.

Jean Bléteri, de la Paroisse de St. Clément, âgé de quarante ans, & l'un des métayers de M. le Marquis d'Evry, portoit, depuis près de quatre ans, la figure la plus affreuse; pour en donner une idée, je ne saurois mieux la comparer qu'à un guêpier ou au visage d'un homme attaqué d'une petite vérole, du plus mauvais caractere, & dans le moment de la plus forte suppuration. On ne pouvoit envisager ce malheureux sans horreur; tout son corps étoit couvert d'une dartre lépreuse: un feu dévorant lui brûloit les entrailles: il n'avoit ni sommeil ni repos: lorsqu'il se présenta à Chateldon, personne ne vouloit l'y recevoir ni lui fournir de logement: enfin à force de supplications,

---

tandis que l'expérience & l'observation n'induisent en erreur que les esprits préoccupés de systêmes auxquels ils veulent tout rapporter. La nature a ses moyens & sa maniere d'agir, qui éludent quelquefois nos recherches les plus assidues & les plus lumineuses.

il obtint d'une pauvre femme qu'elle le laisseroit coucher dans une étable, à côté d'une vache.

Les étrangers qui étoient aux Eaux, réunirent leurs charités pour fournir des secours à ce misérable, dont la situation étoit horrible & pitoyable.

Bléteri commença les Eaux vers le 15 de juin 1781 : mais comme il importoit qu'il en fît usage, tant à l'extérieur qu'intérieurement, & que d'ailleurs il n'étoit pas possible que les malades qui buvoient les Eaux, pussent en souffrir la présence à la fontaine des vignes où ils se rassembloient, je l'envoyai dans la montagne, où, seul, & sans craindre de fatiguer personne par la difformité de sa figure, il pouvoit y boire & s'y laver tout à son aise.

Après quelques jours d'usage de ce remede, dont le malade porta la dose jusqu'à douze pintes par jour, en y comprenant l'Eau qu'il emportoit pour boire dans son étable, Jean Bléteri n'étoit plus reconnoissable : le masque avoit disparu ; son visage s'étoit nettoyé ; il ressembloit alors à celui d'un homme qui a eu tout récemment la

petite vérole : les croûtes lépreuſes qui couvroient le reſte du corps, réſiſterent plus long-temps à l'activité du remede, par la raiſon peut-être que le malade ne ſe lavoit ni ſi ſouvent ni ſi abondamment le corps que le viſage.

Cette guériſon, beaucoup plus prompte que je n'aurois dû l'eſpérer, & ſur laquelle, il faut en convenir, je ne comptois guere, fut complettée dans le courant du mois d'août, & elle m'étonna peut-être encore plus que ceux qui en furent témoins : pendant le traitement, Jean Bléteri fut purgé cinq ou ſix fois.

OBSERVATION XLII.

Dartre lépreuſe.

Une domeſtique de M. Dejour, régiſſeur de M. Douet, au château de la Mothe, étoit couverte de grandes plaques dartreuſes, ulcérées, écailleuſes ; c'étoit encore une eſpece de lepre qui rendoit cette fille hideuſe, car elle en avoit auſſi au viſage : cinq ou ſix ſemaines d'uſage des Eaux la délivrerent de cette incommodité, ainſi

qu'une autre fille du même endroit, qui portoit ſur le nez une croûte dartreuſe, qui avoit réſiſté à divers remedes.

Observation XLIII.

Fievre opiniâtre, enflure, &c.

Jean Fumoux, habitant de Chateldon, âgé de trente-huit à trente-neuf ans, d'une complexion forte & vigoureuſe, avoit au mois de mars 1779 une fievre quotidienne, dont les friſſons étoient très-longs & très-violents; la chaleur qui ſuccédoit, répondoit à l'intenſité du froid : la maladie dégénera en continue remittente; la ſoif devint extrême & inextinguible : le ventre ſe tendit, les jambes ſe gorgerent & on craignoit l'hydropiſie : des apozemes laxatifs ne produiſirent aucun changement avantageux : la fievre ſe ſoutenoit encore au mois de mai; le malade étoit d'une grande foibleſſe, & rien ne pouvoit étancher ſa ſoif : on lui conſeilla les Eaux, il les prit dans ſon lit; les accidents ſe calmerent un peu, mais la fievre & la ſoif ſub-

ſiſtoient toujours, parce que le régime étoit mauvais.

Au mois d'août le ventre étoit encore tendu & élevé. La fievre, la ſoif & l'engorgement des jambes étoient les mêmes; à cette époque, Jean Fumoux ſe traîne, ou ſe fait porter, tous les matins, aux fontaines; chaque jour il s'y gorge d'Eau, la fievre diminue, la ſoif ſe diſſipe, l'appétit ſe rétablit, l'enflure des jambes diſparoît, le ventre ſe détend, & bientôt le malade recouvre ſa premiere ſanté.

On ne doit attribuer l'opiniâtreté de cette maladie qu'à l'intempérance du malade qui buvoit beaucoup de vin, même dans le temps qu'il prenoit les Eaux dans ſon lit: il avoit toujours eu un goût déterminé pour cette liqueur; & j'ai lieu de préſumer que Fumoux ſeroit mort hydropique ſans le ſecours des Eaux, qui ont ſoutenu le ton des ſolides, dans le temps même qu'elles tempéroient l'activité des fluides, & qu'elles en adouciſſoient l'acrimonie.



OBSERVATION XLIV.

Ulcere à la jambe.

Marie-Anne Genette, de la Paroiſſe de St. Yore, âgée de trente-cinq ans, portoit, depuis long-temps, à la jambe droite, un ulcere dont les bords étoient calleux ; il fourniſſoit une ſéroſité ichoreuſe, qui excitoit des démangeaiſons inſupportables.

Les Eaux de Chateldon, priſes en boiſſon pour purifier les humeurs, & appliquées extérieurement pour déterger l'ulcere & en faciliter la cicatrice, ne tarderent pas à délivrer cette femme de cette affection, auſſi incommode que préjudiciable à ſon état.

J'obſerverai ici que ces Eaux, appliquées extérieurement, ſont un remede puiſſant & très-efficace dans toutes les inflammations éréſipélateuſes.

J'aurois pu ajouter pluſieurs autres obſervations à celles que je viens de rapporter : mais elles auroient inutilement groſſi ce petit traité, ſans rien apprendre de plus au lecteur, qu'elles

auroient peut-être fatigué par des répétitions infructueuses.

On a dû voir que, si je n'étois pas entré dans de grands détails sur la façon d'agir des Eaux & sur la théorie des maladies pour lesquelles elles ont été employées, c'est qu'il n'est pas dans mes principes de trop m'étendre sur leurs causes, sur lesquelles il est si aisé de se méprendre. J'ai pensé qu'en laissant parler les faits & en les rapportant fidellement, je me rendrois plus utile, & que j'atteindrois plus sûrement au but que je me suis proposé; celui de guérir les malades.

Necessitas medicinam invenit, experientia perfecit. Bagli.



